

# LE CLAN FALCONE

SEB LE RÉVÈUR



# **Le Clan Falcone**

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Granit et le Sang	4
Chapitre 2 : L'Alliance de Marbre	9
Chapitre 3 : Mémoire Vive, Chair Morte	13
Chapitre 4 : Le Pizzino de Trop	17
Chapitre 5 : L'Echiquier de Noisettes	24
Chapitre 6 : Le Bruit de l'Immortelle	29
Chapitre 7 : Surcharge Sensorielle	35
Chapitre 8 : Le Pacte des Prédateurs	39
Chapitre 9 : Nuit de Cendre	44
Chapitre 10 : Le Piège de Granit	52
Chapitre 11 : La Chambre d'Ombre	59
Chapitre 12 : L'Image Absolue	65
Chapitre 13 : Saignée à Blanc	72
Chapitre 14 : Ruines et Désir	80
Chapitre 15 : Souverains du Maquis	84

# Chapitre 1

## Le Granit et le Sang

La route n'était pas une voie, c'était une cicatrice mal refermée dans le flanc de la Balagne. Le vieux Land Rover cahotait sur le goudron fondu, soulevant une poussière ocre qui s'insinuait partout : sous les ongles, dans les pores de la peau, au fond de la gorge. Giulia, assise à l'arrière, ne cillait pas. Ses yeux, d'un gris d'orage avant la foudre, fixaient la nuque du chauffeur, un homme dont elle avait déjà mémorisé les trois cicatrices punctiformes derrière l'oreille gauche et la fréquence exacte de son clignement de paupières : une fois toutes les sept secondes.

Dehors, le maquis brûlait en silence sous un soleil de plomb, une chape de métal liquide qui écrasait la Corse. L'odeur était insoutenable pour ses sens hypertrophiés : un mélange de terre calcinée, de l'herbe des morts dont le parfum de curry rance lui retournait le cœur, et de gasoil de mauvaise qualité. Pour Giulia, le monde n'était pas une suite d'événements, c'était un assaut permanent de données brutes qu'elle ne pouvait s'empêcher de compiler. Quatre cent vingt-deux virages depuis Bastia. Treize nuances de vert sur les oliviers séculaires. Sept hommes armés croisés sur les sentiers de chèvre, tous portant le même signe de tête imperceptible au passage de la voiture.

Ils arrivèrent enfin au Domaine Falcone. Ce n'était pas une villa, c'était une forteresse de schiste tranchant, une verrue de pierre millénaire accrochée à la roche, dominant le vide. Les murs étaient si épais qu'ils semblaient aspirer la chaleur pour ne rejeter que de l'ombre froide et des secrets rances. La voiture s'arrêta. Le silence tomba, brutal, seulement entaillé par le crissement strident des cigales qui résonnait dans son crâne comme une perceuse chirurgicale. Elle descendit, foulant le gravier coupant.

« Il vous attend », grogna le chauffeur.

Elle suivit le couloir de fraîcheur, pénétrant dans les entrailles de la demeure. L'air changea : l'odeur du dehors fut remplacée par celle du tabac froid, de la cire d'abeille et d'un effluve plus métallique. Celui du pouvoir qui n'a plus besoin de hausser le ton pour tuer.

Elle entra dans le grand salon, une immense cage minérale. Au fond, derrière un bureau de chêne noirci, Adrien Falcone se tenait debout, tourné vers le précipice. Sa présence seule suffisait à saturer l'espace. Il portait une chemise blanche aux manches retroussées avec une précision maniaque, révélant des avant-bras aux muscles secs, tendus comme des cordes de piano. Adrien ne ressemblait pas à un chef de clan ; il ressemblait à un chirurgien qui s'apprête à inciser sans anesthésie.

« Giulia Orsini », dit-il. Sa voix était basse, possédant une texture de roche broyée. « Tu as deux minutes de retard sur l'horaire prévu par ton père. »

« Le pneu arrière droit était sous-gonflé de 0,4 bar. La friction a ralenti la cadence dans les lacets », répondit-elle sans l'ombre d'une hésitation.

Il se retourna lentement. Son visage n'était pas humain ; c'était un éclat de roche taillé pour l'effroi. Ses yeux, deux trous noirs dans l'architecture de son crâne, ne la regardaient pas : ils la disséquaient. Giulia sentit ses défenses s'effondrer comme un code corrompu face à un virus prédateur. Il ne cherchait pas son âme, il cherchait la faille où enfoncer la lame. Il s'approcha, brisant son espace de sécurité. L'odeur d'Adrien l'envahit : un parfum de cèdre, de savon de Marseille et une note de ferraille. Pour son hypersensibilité, c'était une agression. Elle dut se faire violence pour ne pas reculer. Elle pouvait voir le battement régulier de sa carotide. Soixante battements par minute. Un calme de prédateur au repos.

« Ton père m'a vendu ton génie pour acheter la paix », dit-il, sa main s'élevant pour effleurer sa mâchoire. Ses doigts étaient froids, d'une froideur de cadavre malgré la

canicule. « Il prétend que tu es une machine à calculer dans un corps de sainte. »

Il exerça une pression ferme sur son menton. La douleur fut un point net, une information classée.

« Je ne suis pas une sainte », murmura-t-elle. « Et je ne suis pas une machine. Je suis simplement... attentive. »

Adrien eut un sourire cruel. Il sortit un \*pizzino\* et le posa sur le bord du bureau. « Lis-le. »

Elle s'approcha, sentant la chaleur qui émanait de son corps, contraste violent avec la fraîcheur de la pièce. En 1,4 seconde, l'image fut gravée dans son cortex.

« Les rendements de la parcelle 22 sont incohérents », dit-elle. « Quelqu'un détourne la production avant la pesée officielle. Environ quarante kilos par hectare. »

Le silence qui suivit fut dense. Adrien fit un pas de plus. Il était si près qu'elle sentait son souffle sur son front. Elle voyait les pores de sa peau, les minuscules éclats d'or dans ses iris sombres. Elle ne devait pas trembler, mais son corps commençait à la trahir, une chaleur humide et interdite s'insinuant entre ses cuisses sous l'effet de cette menace brute.

« Ici, Giulia, la vérité n'est pas une équation. C'est une dette », murmura-t-il contre son oreille. Sa voix n'était plus qu'un sifflement de lame. « Tu appartiens à ce clan maintenant. Tu vas être mes yeux. »

Il saisit une mèche de ses cheveux, la tirant juste assez pour lui faire cambrer le cou. C'était un geste d'une possessivité brutale. « Si tu me trahis, Giulia, je démonterai ton esprit pièce par pièce pour comprendre comment une telle intelligence a pu commettre une erreur aussi stupide. »

Le soir même, l'obscurité dans sa chambre était une matière visqueuse. Giulia restait assise sur le bord du lit, les mains à plat sur le drap de lin rêche. Elle n'alluma pas la lumière. Elle entendait le bois de la charpente craquer et le souffle lourd du maquis. Soudain, la porte s'effaça devant lui. Adrien. Il n'avait pas besoin de lumière ; il était chez lui dans l'ombre.

« Tu ne dors pas, Giulia. »

Il s'approcha. Elle sentit l'air se déplacer. Il posa une main sur son épaule. Ses doigts étaient glacés. Giulia tressaillit, une décharge électrique remontant le long de sa colonne vertébrale. Son corps, ce traître, réagissait à chaque point de pression.

« Dis-moi ce que tes yeux de sorcière ont vu sur cette liste. »

« Tu laves de l'argent à travers le fruit sec, Adrien. Mais quelqu'un injecte des surplus sans ton autorisation. Tu as un parasite dans tes fondations. »

Le silence s'étira. Adrien s'accroupit pour être à sa hauteur. La lumière de la lune découpait son visage en angles vifs. Il saisit son menton, son pouce glissant sur sa lèvre inférieure, l'écrasant avec une force qui éveilla en elle une soif primitive.

« Tu es un chaos magnifique, Giulia. »

Il se leva et posa une bandelette de papier sur la table. « Écris-moi le nom. »

Elle nota un seul nom, celui du cousin Matteo, sachant que c'était une condamnation. Adrien revint vers elle, sa silhouette se fondant dans l'obscurité. Le baiser qui suivit ne fut pas un acte d'amour, mais une colonisation brutale. Giulia sentit le goût métallique du sang envahir son palais. Adrien se recula d'un millimètre, ses pupilles dilatées par l'adrénaline. Il ne respirait pas, il haletait.

« Tu ne trembles pas », constata-t-il.

« Le tremblement est une déperdition d'énergie, Adrien. Ton frère est mort parce qu'il était une variable instable. Ton cousin suivra. Je suis une constante. »

Il sortit un stylo à plume en argent et prit sa main droite. Il ne chercha pas à écrire, mais pressa le pouce de Giulia sur la pointe acérée. Une perle rouge perla. Il l'obligea à signer le pacte de sang sur un minuscule carré de papier.

« C'est fait », murmura-t-elle. « Je suis ton arme. Mais si tu trembles en me maniant, c'est toi que je couperai. »

Ils quittèrent la villa pour le hangar 4. Le voyage se fit dans un silence de mort. À l'intérieur du hangar, l'air était saturé de poussière de noisette et de l'odeur acide de la peur. Matteo était attaché à une chaise, éclairé par un seul projecteur de chantier. Adrien sortit un Beretta noir, huilé, magnifique. Il le tendit à Giulia.

« Les chiffres sont les tiens, Giulia. La conclusion doit l'être aussi. »

Le poids de l'arme surprit Giulia. C'était froid, lourd, définitif. Elle fixa Matteo, ses yeux scannant les registres mémorisés. Elle n'avait plus besoin de réfléchir. Pour dominer cette mâchoire minérale, elle devait brûler son humanité. Elle leva l'arme. Son bras ne tremblait pas. Dans la lumière crue, ses sens captèrent l'instant précis où la sueur de Matteo perla sur son front. Elle pressa la détente.

Le granit de la Balagne venait de recevoir son nouveau sang. Giulia se tourna vers Adrien, le visage éclaboussé d'une tache pourpre, les yeux plus clairs que jamais. Elle n'était plus la proie. Elle était la main qui tenait le marteau.

# Chapitre 2

## L'Alliance de Marbre

L'air à l'intérieur de la chapelle Sant'Agostino n'était pas frais ; il était seulement moins brûlant qu'au-dehors, une fraîcheur de tombeau qui s'accrochait aux parois de schiste brut. À l'extérieur, le soleil de juillet dévorait la Balagne, transformant le maquis en un brasier invisible d'odeurs de résine et de terre cuite. Ici, sous les voûtes séculaires, l'atmosphère puait la cire rance, l'encens bon marché et la sueur froide des hommes qui savent que leur vie ne tient qu'à un battement de paupière.

Giulia se tenait droite, la colonne vertébrale soudée par une rigidité qui n'avait rien de la pudeur d'une mariée. La dentelle de sa robe, un travail d'orfèvre réalisé par les vieilles mains tremblantes de la tante d'Adrien, lui griffait la peau. Chaque pore de son épiderme semblait hurler sous le contact du tissu. Pour elle, le monde n'était pas une suite d'événements, c'était un flux de données brutes, une agression permanente de détails. Un bourdonnement de haute fréquence vrilla ses tempes alors que l'odeur de l'encens saturé d'humidité lui griffait la gorge comme du papier de verre.

Elle ferma les yeux une fraction de seconde. Cent quarante-deux personnes. Elle les avait comptées dès qu'elle avait franchi le porche. Quatre-vingt-quatre membres du clan Falcone, cinquante-huit du clan Rossi. La répartition était asymétrique, une insulte silencieuse gravée dans le placement des bancs.

— Ne bouge pas, murmura une voix près de son oreille.

Le souffle d'Adrien était une lame d'acier froid contre son cou. Il ne sentait pas la peur, ni l'excitation. Il sentait le savon de Marseille, le tabac de luxe et ce parfum métallique de sang séché qui semblait émaner de ses pores. Il était là, à ses côtés, un

bloc de roche abrasive sculpté dans l'ombre de la nef. Ses mains, impeccablement manucurées, ne tremblaient pas. Adrien Falcone ne se mariait pas ; il annexait un territoire.

— Tes yeux, Giulia, reprit-il, sa voix baissée à un niveau que seule sa bibliothèque de chair pouvait capter. Arrête de les faire rouler sous tes paupières comme une démente. Regarde l'autel.

Elle obéit, mais son regard ne se fixa pas sur le crucifix en bois noirci. Elle scannait. C'était plus fort qu'elle. Sa mémoire était un mécanisme d'horlogerie incrusté sous son crâne, archivant chaque visage, chaque rictus, chaque cicatrice mal fermée. À sa gauche, au troisième rang : Matteo Rossi. Ses doigts s'agitaient nerveusement. Cent vingt-quatre battements de paupière à la minute. Il était terrifié. À sa droite, son fils portait un costume trop étroit qui révélait la bosse caractéristique d'un Beretta 92 dissimulé sous l'aisselle gauche.

\*Infraction à la règle numéro un.\*

Adrien avait été clair : aucune arme dans la maison de Dieu. Le Pacte de Marbre exigeait une nudité défensive totale. Enfreindre cela, c'était cracher sur le froid minéral de la chapelle. Adrien déplaça son poids, un mouvement fluide, presque félin. Sa main vint se poser sur celle de Giulia. Le contact fut un choc. Sa peau était glaciale, un contraste violent avec la chaleur fiévreuse de la sienne. Il ne pressa pas sa main pour la rassurer. Il la broya légèrement, un rappel à l'ordre silencieux. \*Reste dans ta cage.\*

— Je te possède, Giulia, dit-il, si bas que le son se perdit dans le crépitement des bougies. Ton cerveau est à moi. Tes souvenirs sont à moi. Si tu me caches une seule donnée, je t'arracherai la tête pour lire dedans.

— Tu essaieras, répondit-elle avec une audace qui fit vibrer l'air entre eux. Mais sans

moi, tu es un chirurgien aveugle. Tu sais couper, Adrien. Mais tu ne sais pas où.

Soudain, un bruit sec déchira le silence de plomb. C'était léger, presque imperceptible pour un homme normal, mais pour Giulia, ce fut comme une explosion. Un cliquetis métallique provenant du fond de la chapelle. Un cran de sûreté que l'on abaisse.

— Adrien, au sol.

D'un mouvement d'une brutalité chirurgicale, il la saisit par la taille et la projeta derrière l'autel. Le fracas de son corps contre la pierre fut étouffé par la première détonation. Le chaos explosa. Les cris de terreur se mêlèrent aux aboiements des armes. Adrien était accroupi au-dessus d'elle, son corps formant un bouclier de muscle. Il avait sorti son Glock 17 noir mat avec une économie de mouvement terrifiante.

— Combien ? demanda-t-il, alors que les éclats de pierre volaient autour d'eux.

— Trois tireurs, articula-t-elle, la voix tremblante mais précise. Un à la porte sud, un derrière le troisième pilier à gauche, et un autre dans la tribune de l'orgue. Le type à la cravate jaune... il s'est enfui par la sacristie. Il travaille pour Savelli, Adrien. J'ai vu le registre des noisettes hier soir. Les chiffres de la parcelle B-14 ont été gonflés de vingt-deux pour cent. Ce n'est pas une guerre de clan. C'est un putsch interne.

Adrien ne prit pas la peine de se retourner. Il pivota sur ses talons, son bras s'étendant dans un prolongement naturel de son corps. Le coup de feu retentit. Savelli s'effondra avant même d'avoir sorti sa lame, une tache pourpre s'élargissant sur sa chemise blanche.

Le silence retomba brusquement, lourd, poisseux. Adrien rangea son arme et se tourna vers Stefanu Luciani, qui rampait vers la sortie, le visage décomposé.

— Une offrande, murmura Adrien en tendant un stylet de berger à Giulia.

Elle s'approcha de Stefanu. Elle ne ressentait aucune pitié ; la pitié était un luxe pour ceux qui n'avaient pas à survivre. Elle fit jouer la lame. Le métal glissa sur le muscle rose et humide de Stefanu avant de s'y enfoncer. Le cri s'étouffa dans un gargouillis de bulles pourpres. Elle sentit la résistance élastique de la chair qui cède, un plaisir froid remontant le long de son bras. Elle n'avait pas seulement coupé une langue ; elle venait d'assassiner le silence. Elle toucha le sang, encore chaud sur sa robe blanche, et le porta à ses lèvres. C'était le goût de sa nouvelle vie.

Plus tard, la berline blindée fendait la fournaise de la Balagne vers la villa. À l'intérieur, Adrien ne bougeait pas. Arrivés dans l'obscurité du bureau, il jeta les registres au sol. Il n'y avait aucune douceur dans sa poigne, seulement l'urgence d'un homme qui veut marquer son territoire avant l'orage. Adrien la pressa contre le bois dur, là où les secrets du clan étaient étalés. Le brocart déchira le silence.

Chaque choc contre la table était une ponctuation à leur pacte de sang. Elle garda les yeux grands ouverts, gravant dans ses synapses l'image de ce prédateur qui croyait la dompter, alors qu'il ne faisait que nourrir sa propre prison.

— Toussaint est le prochain, haleta-t-elle alors qu'il marquait sa peau. Il a une maison à Olmi-Cappella. Le code du coffre est 12-05-84. Je n'oublie rien, Adrien. Ni la douleur, ni le plaisir, ni le jour où tu finiras par te mettre à genoux devant moi.

Il rit, un son sec, sans joie, avant de se perdre en elle avec une fureur qui n'avait rien de romantique. Le sexe était une arme, un exutoire, le sceau final apposé sur un empire de schiste. Dehors, le vent hurlait dans les parois millénaires. Giulia sourit dans le noir. La guerre n'était pas seulement entre les familles. Elle était dans ce lit, dans chaque respiration. Et elle, Giulia, avait déjà prévu le dernier mouvement du film indélébile de sa rétine.

# Chapitre 3

## Mémoire Vive, Chair Morte

L'obscurité dans la chambre de la villa \*La Pietra\* n'était pas une absence de lumière, mais une matière solide, une strate de goudron et de silence qui pesait sur les poumons. Les murs de granit, épais de près d'un mètre, transpiraient une humidité froide malgré la canicule qui dévorait le maquis au-dehors. Dans cette pénombre, Giulia ne voyait rien, mais elle savait. Sa mémoire eidétique cartographiait l'espace avec une précision de géomètre : sept pas pour atteindre la commode en noyer, trois de plus pour la fenêtre à barreaux de fer forgé, et l'angle mort, là, à droite, où l'ombre d'Adrien Falcone se confondait avec la pierre.

L'odeur le précéda. Ce n'était plus seulement le tabac froid, c'était un sillage toxique, une âcreté rance de nicotine brûlée et d'immortelle sauvage qui semblait imprégnée dans sa peau comme une malédiction. Pour n'importe qui, c'eût été l'odeur d'un homme de pouvoir. Pour Giulia, c'était le premier signal d'un court-circuit synaptique.

Adrien ne parla pas tout de suite. Il utilisait le silence comme un scalpel pour inciser la volonté. Il se tenait debout, silhouette massive dont le visage n'était trahi que par l'éclat sporadique d'un reste de braise dans le cendrier de marbre. Le mariage avait été célébré le matin même ; une transaction scellée dans le sang des agneaux. Elle était la marchandise, il était l'acquéreur.

— Tu ne dors pas, Giulia.

Sa voix était un râle sourd, le bruit d'une meule de pierre écrasant le grain.

— Dormir impliquerait d’abaisser ma garde, répondit-elle. Ma mémoire enregistre tout. Le rythme de ta respiration... 62 battements par minute. Tu es calme. Trop calme.

Il fit un pas. Sa main sur le montant du lit fut un choc électrique, une décharge de 220 volts directement dans la moelle épinière de la jeune femme. Ses sens, aiguisés jusqu’à l’agonie, transformaient chaque stimulus en agression. Elle sentait le poids de l’air, la rugosité des draps contre ses cuisses nues, et ce sillage de tabac qui saturait ses récepteurs.

— On m’a dit que tu étais un prodige, murmura-t-il en se penchant. Que tu avais trouvé le trou de deux millions dans les comptes de Cervione en quatre secondes. Moi, je pense que tu es une anomalie. Et je n’aime pas les anomalies, Giulia. Elles perturbent l’ordre.

— L’ordre est une illusion, Adrien. Tu ne contrôles même pas la poussière qui danse dans cette pièce.

Il rit, un son sec, sans joie. Il s’assit sur le matelas. Le bois grinça. Pour Giulia, ce fut un déchirement ; le son se répercuta dans son crâne, chaque harmonique vibrant contre ses parois osseuses comme un marteau-piqueur. Il saisit sa mâchoire. Ses doigts étaient calleux, marqués par le maniement des armes.

Soudain, le vent se leva. Un souffle violent venu des sommets de la Balagne, hurlant contre les persiennes. Pour Giulia, ce n’était pas du bruit, c’était une cacophonie de fréquences bleues. Un bleu électrique, tranchant comme du verre brisé, qui lacérait son esprit. Elle eut un spasme, le dos arqué, les pupilles dilatées à l’extrême.

— Arrête... balbutia-t-elle. Le vent... il est trop bleu.

Adrien fronça les sourcils. Il ne comprenait pas la synesthésie, mais il reconnaissait la

vulnérabilité. Chez un Falcone, la vulnérabilité était une invitation à l'autopsie.

— La petite calculatrice est en train de griller ses circuits, railla-t-il.

Il la traîna brutalement vers le bureau massif en châtaignier. Le choc contre le bois froid fut une morsure thermique. Il écrasa son corps contre le sien, une masse de granit supplémentaire.

— Je vais devenir le seul bruit que ton cerveau sera autorisé à traiter, murmura-t-il contre son oreille. Je vais saturer tes nerfs jusqu'à l'extinction.

Il lui saisit les mains, ses doigts s'enfonçant dans ses paumes où ses propres ongles avaient percé la chair. Il écarta ses doigts et lécha le sang avec une lenteur provocante. Le goût du fer sur sa langue stabilisa Giulia une fraction de seconde.

— Température de ta salive... 37,2 degrés, hoqueta-t-elle.

— Regarde-moi, ordonna-t-il. Oublie les chiffres. Oublie les noisettes.

Il la pénétra sans préambule, un choc de chair contre chair qui arracha un cri guttural à la jeune femme. Ce n'était pas de la douleur, c'était une libération violente. Dans son esprit, le vacarme bleu du vent se tut. Il ne restait plus que le rythme binaire, implacable, de leurs corps. Adrien la tenait par les hanches, ses mains laissant des marques rouges, des \*pizzini\* écrits sur sa peau diaphane.

Elle s'abandonna au chaos. Pour la première fois, la machine s'arrêta. Il n'y avait plus de passé, plus de chiffres, seulement cette odeur d'homme et d'immortelle brûlée, et ce visage de pierre qui l'ancrait dans le réel.

Quand il se retira, il la laissa pantelante sur le bureau, le corps secoué de spasmes. Il rajusta sa chemise, redevenant instantanément le chef de clan clinique.

— Dors maintenant. Demain, nous descendons à Bastia. On doit s'occuper de ceux qui pensent pouvoir me voler.

Il sortit, emportant son sillage toxique. Giulia resta seule, le sang séché sur ses paumes. Elle se redressa lentement, ses pieds nus foulant le schiste froid. Elle ne calculait plus les battements de cœur, elle analysait la structure de sa propre haine.

Elle s'approcha de la fenêtre. Elle n'avait plus peur du vent. Elle comprit qu'Adrien n'avait pas enfermé une proie, mais qu'il venait d'armer une bombe. Elle connaissait désormais chaque faille de son empire, chaque pore de sa peau, chaque seconde de sa violence. Elle allait devenir le virus infiltré dans le système Falcone.

Elle sourit dans le noir. La "petite calculatrice" venait de trouver l'équation finale : l'éradication totale par la précision mathématique. Dehors, la nuit corse referma sa mâchoire sur la villa, mais dans l'ombre, Giulia brillait d'un éclat froid et destructeur.

# Chapitre 4

## Le Pizzino de Trop

Le soleil de Balagne n'était pas une lumière, c'était une sentence. À travers les volets clos de la villa Falcone, la chaleur s'infiltrait comme un poison lent, alourdissant l'air d'une odeur de poussière millénaire et d'immortelle séchée. À l'intérieur, le silence n'était pas la paix ; c'était une membrane tendue, prête à craquer sous la pression du moindre souffle.

Giulia était assise sur le rebord d'une commode en merisier massif. Ses doigts effilés traçaient des motifs invisibles sur le bois verni. Chaque tic-tac de la pendule dans le couloir résonnait contre ses tempes comme un coup de marteau sur une enclume. Son hyper-sensibilité était une agonie. Elle sentait tout : la sueur rance du garde posté derrière la porte, l'âcreté du tabac froid dans les rideaux, et cette vibration sourde du granit qui semblait vouloir engloutir la demeure.

Adrien Falcone entra. Il ne marchait pas, il mesurait l'espace. Son costume anthracite était une armure d'acier trempé. Son visage, ce masque de basalte que Giulia étudiait depuis des semaines, ne trahissait rien. Mais elle, elle voyait l'infime dilatation de ses pupilles noires. Pour Adrien, Giulia était une anomalie algorithmique, une équation irrésolue dans son système de domination absolue.

Il ne dit rien. Il s'approcha du bureau, un bloc de chêne sombre trônant comme un autel sacrificiel. Un \*pizzino\* l'attendait sur le cuir usé. Le rituel était immuable : pas de numérique, juste du papier et de la sueur d'homme. Ce message venait des exploitations de noisettes du Nebbiu, le poumon financier du clan.

Adrien déplaça le papier. Ses yeux balayèrent les lignes manuscrites. Un signe de

contrariété, presque invisible, crispa sa mâchoire.

— Les rendements chutent de 4% sur le secteur B, murmura-t-il. La sécheresse.

Giulia ne bougea pas. Son cerveau, ce processeur impitoyable, s'était déjà emparé de l'information. Les chiffres des trois dernières années défilèrent : précipitations, quotas de fertilisants, prix du marché piémontais. Tout s'alignait avec une précision binaire.

— C'est un mensonge, Adrien.

Sa voix fut un coup de feu. Adrien se figea. Il tourna lentement la tête, son regard d'obsidienne sondant la jeune femme.

— Ce n'est pas la sécheresse, reprit-elle en glissant de la commode. Ses mouvements étaient prédateurs. Les précipitations ont été de 12% supérieures à la moyenne en mai. Si les rendements baissent, ce n'est pas à cause du ciel. C'est à cause des mains qui ramassent.

Elle envahit son espace. Elle sentait son parfum — boisé, froid, tranchant. Elle lui arracha le papier. Adrien la laissa faire, fasciné par cette arme biologique qu'il avait épousée. Giulia fixa les chiffres. Sa mémoire eidétique réduisit le codage en cendres.

— Regarde ici. Le poids au pressoir est de 12 000 quintaux. Mais les camions de Santini facturent pour 14 500. On ne paie pas pour transporter du vide. Quelqu'un te pompe le sang, Adrien. Huit millions d'euros par semestre. Avec une précision chirurgicale.

Le silence fut plus lourd que le granit. Adrien saisit son menton. Pas de brutalité, juste une rigidité cadavérique. Ses doigts étaient des pinces de fer.

— Huit millions, répéta-t-il d'une voix rauque. Tu es sûre de tes calculs ?

— Les chiffres sont honnêtes, Adrien. Contrairement aux hommes qui t'entourent. Tes \*pizzini\* sont des tissus de mensonges. Tu as un cancer interne. Il métastase.

Il chercha une faille dans ses yeux clairs. Il ne trouva que la certitude glacée d'un génie. L'érotisme de la tension était palpable. Adrien luttait contre l'impulsion de la briser pour s'assurer de sa soumission. Elle était son atout le plus précieux et sa menace la plus totale.

— Le responsable est Marco, lâcha-t-il enfin. Mon cousin. Mon bras droit.

Giulia eut un rire sec, sans joie.

— La famille est le meilleur endroit pour cacher un poignard.

Elle s'installa dans son fauteuil de cuir, prenant possession de son territoire. Adrien l'observa, cette beauté éthérée perdue dans une mer de chiffres noirs. Il quitta la pièce. Giulia ferma les yeux. Elle sentait la haine de Marco, son odeur de sueur rance, son tic nerveux à l'œil gauche.

Le calcul était simple. Le résultat serait sanglant.

Trois heures plus tard, la porte s'ouvrit avec fracas. Un garde, blafard, balbutia :

— Signora... On a attaqué le convoi de Monsieur Adrien sur la route de Calvi. Un massacre.

Giulia ne sursauta pas. Son cœur resta plat. Elle comprit l'équation : le message sur les noisettes était l'appât. Marco savait qu'elle verrait l'anomalie. Il l'avait utilisée pour forcer Adrien à sortir. Elle était l'arme du crime.

— Préparez la voiture, ordonna-t-elle. Et donne-moi ton arme.

Elle sentit le métal froid du Beretta contre sa paume. Le contact mordit sa peau de soie. Froid. Lourd. L'équilibre parfait du meurtre.

L'Alfa Romeo blindée fonça vers la corniche. Giulia fixait le \*pizzino\* humide dans son décolleté. 5 240 000 euros d'écart. Le prix du sang. L'odeur changea brusquement : ce n'était plus le maquis, c'était le caoutchouc calciné et l'effluve cuivré de l'hémorragie.

Trois véhicules brûlaient en travers de la route. Giulia sortit avant l'arrêt complet. La chaleur était démoniaque. Elle avança, le Beretta serré, ses sens enregistrant chaque détail. Trois corps en éventail. Exécution. Pas de lutte.

Elle vit Adrien en contrebass, adossé à une paroi de calcaire. Son costume de lin était maculé de rouge sombre. Une entaille barrait son visage de basalte.

— Tu es en retard, Giulia, murmura-t-il. Sa voix était un râle de gravier broyé.

Elle s'accroupit près de lui. Elle posa sa main sur sa cuisse. Le tissu était trempé. Adrien fixa les silhouettes qui se dessinaient dans la fumée au-dessus d'eux.

— Marco ? demanda-t-il.

— Marco. Il a acheté ces mercenaires avec ton argent. Ils sont six. Quatre en haut, deux par le ravin. Ils attendent que la fumée retombe.

Adrien saisit son visage, ses doigts s'enfonçant dans sa chair. Il pressa son front contre le sien. Elle sentit la chaleur de son sang couler sur sa joue. Une reconnaissance de prédateurs au bord de l'abîme.

— Si on divise la trajectoire de leurs tirs par l'angle de la paroi... commença Giulia.

— Tais-toi. Tire.

Il pivota pour arroser la crête. Giulia se déplaça comme une ombre. Elle vit le premier mercenaire dans le maquis. Elle ne trembla pas. Son esprit calcula la distance et la dérive du vent. Elle pressa la détente. Le bruit fut un coup de canon pour ses oreilles sensibles. La tête de l'homme bascula en arrière, une gerbe écarlate s'écrasant sur les arbousiers.

— Adrien ! À droite !

Un homme sortait du ravin. Le bruit des pierres qui roulaient l'avait trahie. Adrien le stoppa net. L'air devint solide, saturé de poudre et de peur. Giulia rampa sur le granit brûlant, ses genoux saignant sur la roche. Elle se retrouva derrière le troisième homme. Il armait une grenade.

Elle ne tira pas. Elle se jeta sur lui avec une férocité barbare. Elle enfonça ses doigts dans ses orbites, cherchant le cerveau. Elle sentit la consistance gélatineuse de l'œil éclater sous ses phalanges. L'homme hurla, un son viscéral qui déchira l'air lourd. La grenade roula dans le vide.

Adrien projeta Giulia derrière lui au moment de l'explosion. Le choc fut total. Vision blanche. Sifflement. Elle s'effondra contre lui, le goût du plomb et de la poussière dans la bouche.

Adrien la maintenait pressée contre lui, sa main de fer enserrant sa nuque. Il la regardait avec une dévotion haineuse.

— Tu es une monstrueuse créature, Giulia.

— Je suis ton calcul le plus parfait, Adrien.

Il l'embrassa. C'était le goût du fer, du sel et de la trahison. Autour d'eux, le maquis continuait de brûler.

— On descend sur Bastia, trança Adrien en serrant un garrot de fortune sur sa cuisse.

— Le convoi final est le 14, dit Giulia en ramassant son arme. Six millions en liquide. Si on prend ce chargement, les Lucciani sont morts.

Ils remontèrent dans la voiture. Giulia ouvrit son terminal, ses doigts volant sur l'écran pour intercepter les fréquences des traîtres. Elle voyait déjà le massacre comme une suite de vecteurs. Elle n'éprouvait aucune peur, juste l'excitation de la logique en marche.

— Adrien ? Ne les tue pas tout de suite à Bastia.

Il jeta un regard oblique vers elle.

— Pourquoi ?

— Je veux vérifier la fréquence des cris de Petru-Anto. Je veux voir si elle correspond à la courbe de ses vols.

Adrien sourit. Un étirement de muscles sur un crâne de loup.

— On effacera les erreurs, Giulia. Une par une.

L'Alfa Romeo s'enfonça dans l'ombre des vallées, se dirigeant vers le port. La guerre des noisettes était morte. Celle de l'île commençait, écrite à l'encre de la vengeance et

de la folie mathématique d'une femme qui n'oubliait jamais rien. Le prix de la trahison était fixé. Giulia Falcone était la seule à pouvoir en donner le montant exact. À la virgule près.

# Chapitre 5

## L'Echiquier de Noisettes

Le soleil de Balagne n'était plus une lumière, c'était un poids. À travers les persiennes closes de la villa Falcone, la canicule s'insinuait comme une menace rampante, chargée de l'odeur âcre de l'immortelle qui cuisait sur les pentes du maquis. Dans le grand bureau aux murs de granit brut, l'air était si dense qu'on aurait pu le trancher au scalpel.

Adrien Falcone ne bougeait pas. Assis derrière son bureau de chêne noirci, il avait la fixité d'une pièce d'horlogerie dont le ressort est trop tendu. Ses yeux, d'un gris d'acier froid, étaient fixés sur les feuilles de compte étalées devant lui. Des chiffres. Des colonnes. La géométrie du pouvoir. Mais au milieu de cette rigueur mathématique, une anomalie s'était glissée. Une rature dans son ordre parfait.

Giulia se tenait debout, à trois mètres de lui. Elle ne transpirait pas. Malgré les trente-huit degrés qui écrasaient la Corse, elle semblait faite d'un givre translucide. Le bourdonnement du néon au plafond lui déchirait le crâne comme une scie circulaire, chaque vibration résonnant dans sa structure osseuse. Son hypersensibilité transformait le silence en un hurlement.

— Répète, ordonna-t-il.

Sa voix était basse, un grondement qui fit vibrer les tympans de Giulia. Le timbre était une lame de rasoir effleurant son cortex. Elle ferma les yeux, laissant sa mémoire de sang projeter l'image des registres de la récolte de noisettes de Cervione.

— Le rendement de la zone B-14 a été déclaré à sept tonnes, commença-t-elle, sa

voix cristalline tranchant l'obscurité. Mais l'humidité moyenne de cette année, corrélée au volume de gasoil consommé par les séchoirs, indique un traitement réel de neuf tonnes deux cent kilos. Il manque deux tonnes de produit sec. À la revente occulte sur le marché des confiseurs, cela représente un manque à gagner de quarante-huit mille euros. Juste pour le mois d'août.

Adrien se leva. Son mouvement n'avait rien d'humain ; c'était le déploiement d'un prédateur marin dans des eaux sombres. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. L'odeur d'Adrien l'envahit : un mélange de tabac froid, de cèdre et de sueur saline, un musc qui lui donnait un goût de fer dans le fond de la gorge.

Il saisit son menton. Son pouce contre sa mâchoire. Une pression. Une brûlure. Une promesse. Giulia sentit chaque pore de sa peau, chaque ride de son empreinte digitale. Elle voulait reculer, mais son cerveau lui intimait de rester immobile. La domination d'Adrien était une donnée physique, une constante gravitationnelle.

— Je ne l'ai pas vu, Adrien. Je l'ai su. Les chiffres hurlent un déséquilibre.

— Deux tonnes, murmura-t-il près de son oreille. Quelqu'un chie dans mon jardin et pense que je suis trop aveugle pour ramasser l'odeur.

Il lâcha son visage et se dirigea vers le fond de la pièce, là où une porte dérobée menait aux sous-sols de la villa. Giulia le suivit, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau pris au piège. Ils descendirent un escalier en colimaçon, taillé dans la roche vive. L'air devint sépulcral, chargé de l'odeur de terre humide et de vieux papier. C'était le sanctuaire. Les archives secrètes des Falcone.

Adrien alluma une lampe à huile dont la flamme projeta des ombres monstrueuses.

— C'est ici que bat le cœur du clan. Tout est à toi, Giulia. Chaque péché, chaque transaction. Je te donne les clés du royaume. Mais sache une chose : une fois que tu

auras lu, la seule sortie sera le cercueil.

Giulia s'avança vers les étagères de cuir craquelé. Elle sentait le poids de l'histoire. Sa mémoire eidétique était déjà prête, avide d'absorber ce chaos pour le ranger dans les cases froides de sa logique. Elle ouvrit le premier registre de l'année en cours.

— Ce n'est pas un détournement isolé, murmura-t-elle après quelques minutes de scan. C'est une érosion. Un système de drainage organisé.

Adrien se plaça derrière elle. Elle sentait la chaleur de son corps, une fournaise qui semblait vouloir consumer sa robe de lin. Il posa ses mains sur ses épaules, ses pouces massant la base de son cou avec une lenteur chirurgicale. Une caresse qui ressemblait à un étranglement.

— Montre-moi, souffla-t-il contre ses cheveux.

— Ici. Et là. Les dates coïncident avec les convois de bois de bruyère. On utilise les noisettes pour masquer le poids réel d'autre chose.

Adrien se figea. La main sur son cou se crispa. L'implication était claire : une trahison interne.

— Tu viens de signer l'arrêt de mort de quelqu'un, Giulia.

— Les chiffres n'ont pas d'éthique, Adrien.

Il la tourna pour qu'elle lui fasse face. L'air entre eux était saturé d'électricité statique. Adrien la regarda comme on regarde un instrument de précision, magnifique et terrifiant. Il n'y eut pas de baiser de cinéma, pas de tendresse. Il y eut une annexion. Ses lèvres écrasèrent les siennes, un échange de souffle et de défi où il prit sa souveraineté. Elle sentit le goût du sel sur sa langue, le goût du pouvoir brut.

Lorsqu'il rompit le contact, il lui tendit une clé de fer forgé, lourde, archaïque.

— Les archives rouges, Giulia. Les registres des exécutions et des pactes de sang. Personne, à part le chef de clan, n'y a accès. Cherche le nom du traître.

Il quitta la crypte, la laissant seule dans le silence de la pierre. Giulia se dirigea vers le fond de la salle, là où les dossiers étaient reliés d'une matière étrange, lisse et dérangeante. Elle ouvrit le coffre des "frais de nettoyage".

Ses yeux parcoururent les lignes. Elle cherchait Orso, l'oncle, la sentinelle. Mais ses yeux s'arrêtèrent sur une entrée datée du 14 mai 1992. Le jour de la naissance d'Adrien.

\*Césarienne d'urgence. Mère décédée. Témoin éliminé : Dr. Moretti.\*

Et en dessous, une note griffonnée de la main du patriarche défunt : \*L'enfant n'est pas de mon sang. Mais il sera mon héritier. L'omertà est le seul père de ce bâtard.\*

Un rire sec, presque viscéral, s'échappa des lèvres de Giulia. Elle referma le dossier avec une douceur effrayante. Le chaos qu'Adrien craignait tant n'était pas à l'extérieur, il était dans son code génétique.

Elle remonta vers le bureau. Adrien était là, silhouette sombre découpée contre la lune corse. Il ne se retourna pas.

— Tu as trouvé le nom ? demanda-t-il.

— J'ai trouvé bien plus, Adrien.

Elle s'approcha, posa ses mains sur ses épaules de granit. Elle sentit la tension des

muscles, une structure prête à se fissurer. Elle se pencha et murmura à son oreille, sa voix douce comme une caresse de rasoir :

— Oncle Orso est le moindre de tes problèmes, mon amour. Le véritable ennemi n'est pas celui qui vole tes noisettes. C'est celui qui a écrit ton histoire avant même que tu ne pousses ton premier cri.

Adrien se figea. Dans le reflet de la vitre, il vit le sourire de Giulia. Un sourire de prédateur qui venait de trouver la faille dans l'armure de son maître.

— Prépare les pizzini, Adrien. Demain, nous commençons le grand nettoyage. Et cette fois, la mémoire ne sera plus ton bouclier. Elle sera ton juge.

Elle sortit, le laissant seul dans l'ombre. La guerre d'usure était terminée. La guerre de possession totale venait de commencer, et dans cette bataille, Giulia Falcone n'avait aucune intention de faire des prisonniers.

# Chapitre 6

## Le Bruit de l'Immortelle

L'air n'était plus de l'oxygène ; c'était du plomb fondu, une mélasse invisible qui pesait sur les poumons de Giulia à chaque inspiration. Le soleil de Balagne ne se contentait pas d'éclairer : il dévorait. Sous ses pieds, le granit de la montagne rendait la chaleur emmagasinée, une radiation sèche qui faisait vibrer l'horizon.

Elle marchait dans les pas d'Adrien. Ses bottes de cuir souple heurtaient la caillasse avec une régularité de métronome. Lui ne semblait pas souffrir. Pas une goutte de sueur sur sa nuque. Son dos restait droit, pilier d'une cathédrale profanée. Il était chez lui dans cette fournaise, extension du schiste et du maquis calciné.

Giulia luttait. Son esprit, ce disque dur organique, enregistrait tout. Trois pas à gauche pour éviter la ronce. Douze degrés d'inclinaison. L'arôme entêtant de l'immortelle, ce parfum de curry et de miel brûlé, saturait le sel de la mer. Elle ne suivait pas seulement Adrien ; elle cartographiait le territoire, archivant chaque repli de terrain où un homme pourrait se terrer. Ou mourir.

— Tu es trop bruyante, Giulia.

Sa voix était un scalpel de glace. Il ne s'arrêta pas. Pas d'eau. Pas de galanterie. Ils traquaient un "rat", un gamin du village qui avait volé une cargaison du clan Falcone.

— C'est le granit, répondit-elle. Il résonne.

— Non. C'est ton hésitation. La Corse ne se dérobe pas, elle t'avale. Marche comme si tu possédais chaque millimètre de cette roche.

Il s'immobilisa brusquement au sommet d'une crête. Giulia faillit le percuter. L'odeur d'Adrien la frappa : tabac froid, savon au fiel et cette note métallique, électrique, qui émanait de sa peau. Danger pur. Une fragrance qui réveillait en elle une réponse primitive.

En bas, dans un vallon envahi par le ciste, trois hommes en noir s'agitaient.

— Ils l'ont acculé, murmura Adrien.

Il sortit ses jumelles. Ses doigts, longs et fins, semblaient déplacés sur cet instrument de traque. On aurait dit un chirurgien s'appêtant à pratiquer une incision sur le paysage. Il lui tendit l'optique. Leurs doigts se frôlèrent. La décharge fut instantanée. Un pic de cortisol fit vaciller son système nerveux. Elle se força à stabiliser sa respiration.

Dans l'objectif, le "rat" apparut. Dix-neuf ans. Visage barbouillé de larmes séchées. Il tenait un fusil rouillé comme un talisman.

— Son rythme cardiaque doit dépasser les cent soixante, nota Giulia, sa voix redevenant clinique. Lésion à la jambe gauche. Il ne pourra pas courir plus de cinquante mètres.

Adrien eut un sourire imperceptible. Un étirement de lèvres sans dents.

— Précis. Mais regarde sa main droite.

Le garçon serrait un sac en toile contre sa poitrine.

— Il a gardé le butin, dit-elle. Illogique.

— C’est l’espoir, Giulia. La forme la plus stupide de la résistance. Il croit encore qu’il peut gagner. Il ne comprend pas qu’on ne gagne jamais contre la structure.

Adrien se tourna vers elle. Ses yeux d’obsidienne sondèrent ses pupilles dilatées. Sa main gantée de cuir noir vint se poser sur sa nuque. Le contraste entre le cuir chaud et la peau moite de Giulia était insupportable.

— Apprends ce paysage. Car bientôt, ce ne sera plus un voleur que nous chercherons. Ce sera un traître.

Il serra. La douleur était fine, exquise.

— Est-ce une menace ?

— Une prophétie. Tu es une anomalie dans mon système, Giulia. Soit tu deviens l’architecte de ma survie, soit tu seras la faille. Et si tu es la faille, je t’arracherai. Sans hésitation.

Il se pencha. Son souffle effleura son oreille, là où la peau est la plus fine.

— Tu ne me tueras pas, Adrien. Tu as trop besoin de moi pour diriger ce chaos. Je suis la seule ici capable de distinguer le bruit du vent dans la fleur jaune de celui d’un homme qui arme un fusil.

Un claquement sec déchira le silence. Brutal. Unique.

Giulia ne tressaillit pas. Son esprit archiva l’information : \*Calibre 12. Distance : 400 mètres. Direction : Sud-Sud-Est.\*

Ils descendirent vers le vallon. L’odeur de la poudre se mêlait maintenant à celle, ferreuse, du sang frais. Le garçon était étendu sur le dos. Sa poitrine n’était plus qu’un cratère de chair rouge. Le sac était à côté de lui, maculé.

— Il n'était pas seul, Patron, grogna Marco, un colosse balaféré. Traces de pneus là-haut. Une Alfa grise.

Adrien fixait Giulia. Elle s'approcha du corps, s'accroupit dans le sang qui imbibait ses chaussures. Elle ne ressentait pas de pitié. Seulement une curiosité froide.

— Ce n'est pas lui qui a tiré, dit-elle en pointant le fusil du mort. La rouille a soudé le cran de sûreté. On l'a abattu pour le faire taire. Le coup est venu de la crête opposée. Pas de tes hommes.

Silence de mort. Adrien s'approcha. Il sortit une lame fine. Avec une lenteur délibérée, il trancha la gorge du cadavre. Sa signature. Le sang jaillit en un dernier spasme, éclaboussant la robe claire de Giulia. Elle ne recula pas. Elle compta les secondes qu'il fallait aux fibres pour absorber le liquide.

— Tu as raison, murmura Adrien. On nous observe.

Il l'attrapa par le bras. Une poigne de fer.

— Bienvenue dans la guerre. Chaque visage, chaque mot, pourrait être la clé. Ou le déclencheur de notre exécution.

— Le voleur ne savait pas ce qu'il y avait dans le sac, lâcha Giulia alors qu'ils remontaient. S'il l'a gardé sous les balles, c'est qu'on lui a dit que le contenu valait plus que sa vie. Ce n'était pas du tabac, Adrien.

Il fronça les sourcils, l'écrasant contre le granit.

— Et quoi, alors ?

— Des pizzini. Les archives de ton père sur les familles du Sud. Mon père a utilisé ma mémoire comme clé de chiffrement. Ces notes sont illisibles sans mon code.

Le visage d'Adrien se crispa. Une fissure dans le marbre. Il la plaqua contre la paroi, son corps massif la privant d'air. Il la fixa. Pupilles dilatées. Il cherchait la peur. Il ne trouva que du givre.

— Tu es mon arme, Giulia. Mais une arme qui se retourne contre son maître est une arme qu'on détruit.

— Je suis ton associée. Ou je suis ta fin. Choisis.

Il l'embrassa. Une morsure. Une revendication de propriété scellée dans le fer et la sueur. Giulia répondit avec la même fureur, ses ongles cherchant le muscle sous la chemise.

— Finis-le, dit-il en lui tendant son Beretta.

Le garçon au sol râlait encore. Giulia prit l'arme. Elle était lourde, vivante. Le recul de l'arme remonta dans son bras comme une décharge électrique, mais son esprit était déjà ailleurs, calculant la trajectoire de la balle dans la matière grise. Un simple nettoyage de fichier.

Le coup de feu déchira la montagne. Giulia rendit l'arme sans un mot. Ses yeux étaient deux puits vides.

— Voilà l'ordre que tu voulais. Maintenant, emmène-moi à Macinaggio. Nous avons un comptable à disséquer.

Plus tard, dans la villa isolée de Macinaggio, l'air était saturé de sel et de trahison. Saveriu, le vieil homme aux yeux voilés, tremblait sous le regard de Giulia. Elle

l'avait démantelé en trois phrases, citant chaque virement, chaque gramme de noisette détourné pour la 'Ndrangheta.

— Ton compte est débiteur, conclut-elle.

Adrien la poussa ensuite dans le bureau aveugle. Il la plaqua contre le chêne massif. Les dossiers volèrent. Il n'y avait plus de place pour les mots. C'était une lutte pour le pouvoir, un choc de corps qui cherchaient à s'annuler.

— Tu es à moi, Giulia. Parce que je suis le seul capable de contenir l'incendie de ton esprit.

Elle enroula ses jambes autour de sa taille, le tirant vers elle avec une force sauvage.

— Et toi, Adrien, tu es à moi parce que je suis la seule qui sait que tu as peur de ce que je peux lire en toi.

Il la pénétra avec une brutalité chirurgicale. Giulia enregistra tout : la texture du bois sous son dos, la morsure du froid, la pression écrasante de ses mains. Elle n'était plus une observatrice. Elle était le centre de l'ouragan.

Le pacte était scellé. Dans le silence de la Balagne, le sang allait nourrir les racines de l'immortelle. Rien n'échappait à la mémoire de celle qui n'oubliait rien. Rien ne résistait à la volonté de celui qui ne pardonnait jamais.

# Chapitre 7

## Surcharge Sensorielle

Le hurlement du monde s'était mué en une ligne blanche, stridente, une lame de rasoir qui lui sectionnait le cerveau en deux. L'explosion sur le Vieux-Port de Bastia n'avait pas seulement pulvérisé la devanture du café ; elle avait brisé la fine membrane qui maintenait la réalité à distance de Giulia.

Elle était au sol, les genoux broyés par le granit rugueux du quai. Pour n'importe qui, c'était un attentat. Pour Giulia, c'était une apocalypse sensorielle. Son cerveau, cette tapisserie de détails qui l'étouffait, venait de saturer. Elle voyait les ondes de choc comme des vagues de soufre pur. Elle entendait le sang battre dans ses propres tympans comme le martèlement d'une forge médiévale.

Adrien Falcone se tenait debout au milieu du chaos, une colonne de basalte insensible aux flammes. Il ne regardait pas ses hommes. Ses yeux, d'un gris d'orage sec, étaient fixés sur Giulia. Il s'approcha d'elle avec une lenteur prédatrice, ses bottes de cuir craquant sur les éclats de cristal. L'air était saturé de l'odeur de l'immortelle brûlée et du gasoil de haute mer. Il ne l'aida pas à se relever.

— Regarde-moi, Giulia.

Sa voix était un murmure, mais pour elle, c'était un coup de tonnerre. Elle plaqua ses mains sur ses oreilles, cherchant à s'arracher le scalp pour faire taire le vacarme intérieur. Adrien s'accroupit. Il ne toucha pas sa peau, pas encore. Il huma l'air, captant le parfum de sa peur, cette fragrance d'ozone et de sueur froide.

— Tu te noies dans les détails. Tout ce génie, et tu es incapable de supporter le bruit

d'une petite mise au point.

Sa main broya son poignet. Un retournement sec. La chair blanche, offerte, palpitante sous le cuir noir de son gant. Il la souleva sans effort, son corps à elle n'étant qu'une poupée de porcelaine ébréchée contre son torse massif. Dans la berline blindée, le silence tomba comme un couperet. L'isolation phonique était une cage de verre, un sanctuaire froid où le monde extérieur n'était plus qu'un film muet.

— La cave t'attend, Giulia, murmura-t-il alors que la voiture s'élançait vers la Balagne. Là-bas, le monde crève. Il ne restera que tes chiffres et mon ombre. Choisis ton enfer.

Il sortit un canif de sa veste, une lame fine en corne de bélier. Un clic métallique net. Un son pur. Il utilisa le bout froid de l'étui pour tracer une ligne lente de son poignet jusqu'à la saignée de son coude. Giulia laissa échapper un gémissement étranglé. Le contraste thermique entre sa peau fiévreuse et le métal était un supplice délicieux.

— La douleur est un langage binaire, Giulia. Zéro ou un. C'est propre. C'est ce dont tu as besoin pour sortir de ce labyrinthe.

Arrivés à la villa, il la traîna vers les fondations de pierre séculaire. La crypte exsudait une sueur froide qui se mêlait à l'odeur de l'immortelle calcinée. Il la poussa dans le noir complet. Au début, ce fut le soulagement. Puis, son cerveau commença à se nourrir de lui-même. Elle revit l'explosion. Elle vit chaque particule de poussière, chaque goutte de sang suspendue dans l'air.

Le verrou gronda. Adrien entra, silhouette rectiligne dans l'embrasement. Il ne s'approcha pas. Il savourait cette vulnérabilité.

— Donne-moi le nom caché dans les chiffres, Giulia.

— Ton oncle... Orso, souffla-t-elle, les dents serrées. Il a utilisé les fréquences radio des bergers. Les interférences dans mes prothèses... c'était lui.

Adrien ne cilla pas. La trahison était une équation. Il s'approcha, l'emprisonnant contre le mur de granit. Il plongea son visage dans le creux de son cou, respirant sa terreur. Il captura ses lèvres avec une violence contenue. C'était une morsure, un acte de guerre. Privée de vue, Giulia ressentait tout avec une intensité démultipliée : la rudesse de sa barbe, l'autorité de sa langue, le goût métallique du sang qu'elle s'était mordu en tombant.

Le lendemain, la route vers la bergerie de Speloncato fut un calvaire de chaleur et de cigales métalliques. Orso les attendait, le visage tanné par les compromissions. Adrien descendit du 4x4, emmenant Giulia comme une extension de sa propre volonté.

— Adrien... mon fils..., commença Orso.

— Elle n'oublie rien, Orso. Et elle voit tout.

Giulia fixa la gorge du vieil homme. Sa carotide battait à 115 pulsations par minute. Ses pupilles se dilataient au mot "Bastia".

— Il ment, Adrien, lâcha-t-elle. Il a peur de quelqu'un d'autre que toi. Ils sont déjà là.

Elle entendit le clic. Un perceur à deux cents mètres dans le maquis.

— À terre !

La première balle faucha Orso en plein front. Son crâne explosa comme une grenade de chair, aspergeant le visage d'Adrien de fragments osseux et de matière grise. Giulia fut projetée au sol. L'odeur de la tripe ouverte et du sang frais satura ses sens. Adrien

se redressa, abritant Giulia derrière un muret de pierres sèches. Trois coups. Rythmiques. Précis.

— À onze heures ! Derrière le chêne vert ! cria-t-elle, sa voix surmontant le vacarme. Un deuxième à deux heures, dans le ravin !

Adrien pivota et vida son chargeur. Un cri guttural déchira l'air. Un corps roula dans la pente, brisant les arbousiers. Le silence revint, ponctué par le cliquetis du métal brûlant. Adrien se tourna vers elle, le visage maculé de rouge. Il l'attrapa par les cheveux, la forçant à se relever. Ses doigts étaient poisseux.

Il passa son pouce sur la lèvre inférieure de Giulia, y étalant le sang chaud d'Orso. Une communion dans l'horreur.

— Tu es ma boussole dans l'enfer, Giulia. Ma créature.

Il la plaqua contre la pierre, capturant ses lèvres avec une fureur sauvage. Giulia ne recula pas. Elle s'appuya contre lui, cherchant la stabilité de ce corps de basalte. Le goût du fer sur sa langue, le rugissement du monde, le sel de sa peau. Elle n'était plus la traductrice des chiffres. Elle était devenue le scalpel, l'arme absolue.

Adrien ramassa le message ensanglanté dans la poche du mort. Une tête de Maure barrée d'une croix rouge.

— On rentre, dit-il. La guerre est déclarée. Et tu en es le cœur atomique.

Alors qu'ils remontaient dans la voiture, laissant les cadavres nourrir la terre de la Balagne, Giulia sentit une sérénité terrifiante l'envahir. La surcharge sensorielle n'était plus une douleur. C'était son instrument. Entre les mains d'Adrien Falcone, elle allait devenir la fin du monde.

# Chapitre 8

## Le Pacte des Prédateurs

L'air était une insulte. Une masse de chaleur solide, poisseuse, qui s'engouffrait dans les poumons comme du plomb fondu. Dans la Mercedes noire qui grimpait les lacets tortueux de la Balagne, le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence physique, lourde, presque obscène. Giulia pressait son front contre la vitre brûlante. À l'extérieur, le maquis défilait en une traînée de gris et de vert roussi, une terre suppliciée par le soleil qui exhalait des parfums d'immortelle et de charogne sèche.

Elle comptait. Elle comptait toujours. Trente-deux battements de cœur depuis le dernier \*pizzino\* qu'Adrien avait froissé dans sa main gantée de cuir. À côté d'elle, Adrien Falcone ne trahissait rien. Il ne transpirait pas. Il semblait absorber la fournaise pour nourrir sa propre froideur interne. Pour lui, ce trajet vers la villa isolée de la Cima n'était pas une fuite, c'était une mise en quarantaine de l'unique élément instable de son empire : elle.

Lorsqu'ils atteignirent la villa Pietra, le moteur s'éteignit. Le cri des cigales s'enfonça instantanément dans les tympans de Giulia comme des aiguilles chauffées à blanc, chaque stridulation faisant vibrer la pulpe de ses doigts jusqu'à l'agonie. La bâtisse se dressait là, un bloc de granit séculaire aux murs d'un mètre d'épaisseur, une forteresse aveugle nichée au creux d'un ravin.

— Descends, ordonna Adrien.

Sa voix était un scalpel. Sans inflexion. Giulia obéit. Ses pieds effleurèrent le gravier, et chaque petit crissement remonta le long de sa colonne vertébrale comme une décharge électrique. Son hyper-esthésie était à son comble. Elle percevait l'odeur du

caoutchouc chaud, l'arôme âcre du tabac brun qui imprégnait le lin de la chemise d'Adrien, et surtout, cette tension sexuelle et mortelle qui vibrait entre eux, une corde de piano tendue jusqu'à la rupture.

Ils entrèrent dans la pénombre de la villa. L'obscurité y était fraîche, presque liquide. Adrien avança jusqu'à la table massive en châtaignier qui trônait au centre de la pièce principale. Il posa ses mains sur le bois sombre et se tourna vers elle. Ses yeux, d'un gris d'orage, semblaient vouloir disséquer son âme pour en extraire chaque chiffre.

— Les noisettes, commença-t-il. Dis-moi.

Giulia s'adossa au mur de pierre. Le contact du granit brut contre ses omoplates l'ancra dans la réalité. Elle ferma les yeux, et instantanément, les registres comptables du clan se superposèrent à sa vision.

— Le rendement de Cervione est déclaré à 1 200 tonnes, commença-t-elle, sa voix clinique. Mais les bordereaux de transport indiquent une consommation de carburant pour 1 450 tonnes. Quelqu'un détourne 250 tonnes de produit brut avant la pesée. Quatre millions d'euros par an, blanchis via 'L'Oro di Corsica'. Les chiffres ne mentent jamais, Adrien. Les hommes, si. Toujours.

Il fit un pas vers elle. La distance se réduisit à néant. L'odeur de Giulia — savon neutre et peur contenue — vint frapper ses narines. Il posa une main sur le mur, juste au-dessus de son épaule, l'emprisonnant dans son ombre.

— Mon oncle gère Cervione, murmura-t-il. Tu es en train de dire que Matteo me vole ?

— Je te dis que ton empire fuit. Et que Manenti n'est pas loin. Marseille non plus. Les entrepôts de la Joliette, le 14 du mois... c'est là qu'ils débarquent la cocaïne sous les machines agricoles. C'est là qu'ils financent leur propre milice avec ton argent.

Adrien ne recula pas. Au contraire, il la pressa davantage contre la pierre, son genou s'insérant entre ses cuisses. Il voulait sentir son rythme cardiaque, vérifier s'il s'accélérait sous la menace. Il s'accélérait, certes, mais d'une arythmie de prédateur face à un autre.

— Tu as une mémoire de machine, Giulia. Mais tu es fragile. Trop de bruit, et tu te brises. Comment confier ma stratégie à une femme qui tremble quand le vent souffle ?

— Je tremble parce que je ressens tout. Mais ma tête est un coffre-fort. Tes hommes sont des brutes qui utilisent des fusils parce qu'ils n'ont pas assez d'esprit pour utiliser des algorithmes. Tu es le marteau, je suis le scalpel.

Un pacte. L'idée de l'embrasser était une insulte à la violence qui les soudait. Il ne voulait pas ses lèvres ; il voulait son obéissance gravée dans la chair. Le clic du cran d'arrêt déchira le silence, un bruit sec, définitif. Il ne demanda pas sa main, il s'en saisit. L'acier froid sur la paume blanche de Giulia fit jaillir un frisson qui n'avait rien de la peur.

Il traça une fine ligne rouge au centre de sa paume. Giulia inspira brusquement, non pas de douleur, mais de cette sensation aiguë, ce stimulus pur qui venait de déchirer son monde sensoriel. Le sang perla, noir dans la pénombre. Adrien fit de même sur sa propre main, puis pressa leurs paumes l'une contre l'autre. La chaleur du sang mêlé était une soudure.

— C'est notre seul contrat, dit-il, sa voix devenant un grondement sourd. Pas de papier. Du sang et de la logique. Tu m'appartiens. Tu es ma propriété intellectuelle. Mon arme secrète.

Il la souleva brusquement et la déposa sur la table de châtaignier, renversant les

dossiers qui volèrent comme des feuilles mortes. Il n'y avait pas de tendresse dans ses mouvements. Il sortit une aiguille et du fil de suture de sa poche. Il n'allait pas utiliser de pansement. Il allait recoudre la déchirure lui-même.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

L'aiguille traversa l'épiderme de Giulia. Elle ne cria pas. Elle fixa la régularité du travail d'Adrien. Chaque point était une promesse de domination. Le contact de l'aiguille produisait des sons de cloches lointaines dans son crâne, une mélodie funèbre. Il coupa le fil avec ses dents — un geste de sauvagerie qui trancha avec sa précision clinique — et fixa le résultat.

— Manenti meurt demain, murmura-t-il, ses lèvres à quelques millimètres des siennes. Mais ce soir, tu vas me prouver que ton corps appartient à ce pacte autant que ton esprit.

Il l'embrassa avec une violence désespérée, une collision de dents qui n'avait rien de romantique. C'était une revendication. Giulia répondit en plantant ses ongles dans ses épaules, cherchant à atteindre le muscle. Son hyper-sensibilité transformait ce contact en une symphonie de stimuli insupportables. Elle voyait des fractales, des suites logiques se brisant sous l'assaut physique de cet homme qui la traitait comme sa chose tout en la regardant comme une divinité déchue.

Quand l'aube finit par poindre, filtrant à travers les persiennes, Adrien était déjà debout, boutonnant sa chemise avec une précision de métronome. Il était redevenu le marbre. Le chirurgien du crime. Giulia était restée sur le bureau, drapée dans une couverture de laine brute, le sang de sa coupure figé en une croûte sombre.

— Les pizzini sont prêts ? demanda-t-il sans se retourner.

Elle désigna un petit tas de papiers pliés. Des ordres codés qui allaient déclencher une

purge dans les montagnes.

— Tout est là, Adrien. Ne laisse personne en vie.

Il ramassa les papiers. Il s'approcha d'elle une dernière fois, posant un baiser glacial sur son front avant de disparaître dans l'ombre du couloir. Giulia l'écouta partir. Elle écouta le moteur de la Jeep s'éloigner sur le gravier. Elle était seule. La reine d'un palais de silence et de sang.

Elle se leva et retourna s'asseoir devant le bureau. Elle reprit sa plume. Il restait encore des chiffres à aligner, des trajectoires à prévoir. La guerre ne faisait que commencer, et elle en était l'architecte. L'odeur de l'immortelle brûlée entrainait par la fenêtre. C'était l'odeur de la Corse. Giulia sourit vraiment, cette fois, un sourire de prédatrice qui a enfin trouvé son égal. Le Clan Falcone n'aurait plus seulement la force brute ; il aurait la précision infaillible de la soie et du venin. Dans le labyrinthe de la villa Pietra, la louve attendait le retour du boucher pour dévorer le monde.

# Chapitre 9

## Nuit de Cendre

L'obscurité dans la citadelle des Falcone n'était pas une absence de lumière, c'était une matière visqueuse, un linceul de suie et de sang qui se collait aux poumons. L'air de la Balagne, d'ordinaire chargé du parfum entêtant des immortelles et du maquis calciné, n'était plus qu'une infection métallique. L'odeur du fer. Celle des entrailles ouvertes à l'air libre.

Giulia était soudée au calcaire. Son dos, pressé contre la morsure abrasive de l'anfractuosité qu'elle avait repérée lors de son troisième jour de captivité maritale, épousait chaque irrégularité de la roche. Elle ne respirait plus ; elle filtrait l'air par de petites inspirations saccadées. Son cerveau, ce processeur implacable, tournait à plein régime, classant les stimuli, archivant l'horreur. Le monde n'était plus qu'un hurlement de fréquences qu'elle seule pouvait décoder.

Dix-sept coups de feu. Six cris d'hommes. Deux gargouillis. Durée totale de l'assaut : quatorze minutes et vingt-deux secondes.

Sa mémoire eidétique projetait sur ses paupières closes la carte thermique de la tuerie. Elle revoyait Santino s'effondrer dans l'entrée, le sang giclant sur la tapisserie de soie gr ge. Mais ce qui la torturait, c'était l'agression sensorielle. Le fracas des balles contre le froid minéral avait été une série d'explosions nucléaires. Chaque cri était une lame de rasoir tirée sur ses nerfs à vif.

Un homme. Pas lourd.   environ douze mètres.

Adrien.

Elle le savait à la manière dont l'air semblait se figer autour de lui. Adrien Falcone ne marchait pas ; il découpait l'espace. Il apparut dans l'entrebâillement du couloir dévasté. La lueur de la lune dessinait son profil de sépulcre. Il était couvert de sang. Des taches sombres, presque noires, maculaient sa chemise de lin blanc, créant un motif de test de Rorschach macabre sur la soie durcie.

Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. L'odeur de la poudre, de la sueur froide et de son tabac de luxe l'envahit.

— Sors de là, Giulia.

Sa voix était basse, un murmure de velours noir. Elle se détacha lentement de la paroi. Le calcaire sembla gémir en la libérant. Elle se tint devant lui, frêle dans sa robe de nuit souillée de poussière de pierre.

— Ils sont tous morts, Adrien, dit-elle. Ton premier cercle a été décapité en huit cent soixante-deux secondes.

Adrien fit un pas vers elle, réduisant l'espace vital à néant. Il posa sa main sur le mur, l'emprisonnant. Ses doigts étaient tachés de rouge jusqu'aux phalanges.

— Comment le savais-tu ? demanda-t-il, la voix n'étant plus qu'un grondement de prédateur blessé.

— Tes hommes sont prévisibles. Ton ordre est un linceul, Adrien. Tu t'es endormi dans la régularité de tes propres meurtres.

Il saisit son menton, ses doigts s'enfonçant dans sa chair avec une rudesse calculée. Il força son visage vers le haut. Giulia sentit le contact brûlant de sa peau. C'était une décharge électrique, une chaleur toxique qui réveillait en elle une réponse viscérale.

— Ils disent que tu es une sorcière. Que tu es la seule survivante sans une égratignure.

— Si j'avais orchestré cela, tu serais mort en premier. Tu es la variable la plus instable de cette équation.

Sa main descendit de son menton pour venir enserrer sa gorge, juste assez pour qu'elle sente chaque battement de son propre cœur contre sa paume sanglante.

— On a trouvé un pizzino sur Santino. Tes chiffres, Giulia.

— C'est une signature, Adrien. Ils veulent que tu tues ton arme secrète.

Adrien approcha son visage du sien, ses lèvres frôlant presque son oreille. Il y avait une urgence brutale dans son souffle, une promesse de possession née du mépris mutuel.

— Et si je le faisais ? Tu sens ce silence ? Personne ne posera de questions.

— Fais-le alors. Tue-moi. Mais sache qu'au moment où mon cœur s'arrêtera, tu seras déjà un homme mort. Parce que je suis la seule à avoir vu l'homme qui a refermé la porte de la cave avant le premier tir.

Adrien se figea. Sa main se desserra légèrement.

— Qui ?

— Ton empire est bâti sur du schiste qui s'effrite. Tu veux le nom ? Tu devras me protéger contre ton propre clan.

Il la lâcha brusquement. Elle s’avança hors de sa cachette, marchant avec une grâce spectrale au milieu des débris. Ils atteignirent le grand salon. Les lustres gisaient au sol, éclats de cristal reflétant les incendies. Au centre de la pièce, sur la table de chêne massif, le jeune garde qu’Adrien aimait comme un frère avait été éviscéré.

Giulia s’arrêta devant le corps. Elle observa la plaie, l’angle de l’attaque avec une curiosité impitoyable.

— Ce n’était pas une exécution, Adrien. C’était un message. Les plaies sur son torse dessinent les routes de la Balagne. Elles mènent à ta villa d’été. Là où tu m’as emmenée pour notre nuit de noces.

Le silence qui suivit fut plus terrifiant que toutes les détonations. Soudain, une explosion sourde fit trembler les fondations. La poussière envahit l’air, aveuglant, étouffant. Adrien saisit Giulia par la taille et la projeta au sol, son corps massif faisant rempart.

Il plongea ses doigts dans ses cheveux, la forçant à le regarder alors que les flammes léchaient les rideaux.

— Si on meurt ici, Giulia, je t’emmène en enfer avec moi. Je vais m’imprimer dans tes rétines. Même morte, tu verras mon ombre sur ton enfer.

— Je n’oublie jamais rien, Adrien. Tu es gravé dans mon cortex comme une cicatrice sur la pierre.

Ils s’engouffrèrent dans les caves sèches, là où le granit fusionnait avec la montagne. Adrien pèsait sur son épaule, le sang imbibant la soie de sa robe. Dans le noir, elle entendait son cœur : un métronome de guerre.

Ils traversèrent le charnier du vestibule. Toussaint, le chef de la sécurité, jonchait le

sol, ouvert de la gorge au pubis. Giulia ne détourna pas les yeux. Elle enregistrerait la coagulation déjà entamée.

— Si c'est toi qui as ouvert la porte, Giulia, grogna Adrien en ramassant un Beretta, je te viderai moi-même.

— Tu perds ton temps avec des hypothèses. Marche.

Ils se glissèrent dans une galerie basse. L'étrécissement de la paroi était une étreinte claustrophobique. Adrien était juste derrière elle, son corps puissant pressant le sien contre la roche humide. C'était une intimité forcée par le danger.

Au loin, des pas cadencés. Trop lourds.

— Ils nettoient les sous-sols, chuchota Adrien.

Il la plaqua contre une anfractuosité. Dans cette pénombre, leurs corps se retrouvèrent dans une tension  rotis e. Adrien sentait les seins de Giulia se soulever contre son torse. Il se pencha vers elle, écrasant sa bouche contre la sienne. C'était une morsure. Il go ta le sang sur ses lèvres, une ivresse plus forte que la poudre. Giulia répondit avec une fureur désespérée, ses mains griffant le cuir de sa veste.

— Reste ici.

Il se fondit dans l'ombre. Giulia resta seule. Ses sens captaient tout. Le crépitement de l'incendie. Puis, le combat. Ce n'était pas une fusillade, c'était une boucherie. Un cri étouffé. Le bruit mou d'une lame. Adrien ne tirait pas, il chassait.

Le troisième homme approcha. Tac-clac. Une jambe traînante. Giulia calcula l'angle d'impact, un tesson de bouteille serré dans son poing. Soudain, une main gantée jaillit derrière l'ombre. Adrien brisa le larynx d'un coup sec, puis, d'une torsion brutale, les

cervicales. Le craquement résonna comme une branche morte.

Adrien se tint au-dessus du corps, couvert d'éclaboussures. Il attrapa le visage de Giulia, ses doigts ensanglantés laissant des traînées rouges sur ses joues de porcelaine.

— Tu es à moi, Giulia. Tu es le seul trophée que je ne laisserai pas aux flammes.

Il l'embrassa de nouveau, une soif qui semblait vouloir lui arracher l'âme, avant de l'entraîner vers l'ancien puits de glace. Mais une voix s'éleva du haut de l'escalier.

— On ne quitte pas une fête avant la fin, Adrien.

Marco. Le cousin. Le traître.

Adrien se tendit. Le duel n'était plus une question de survie, mais de sang. Marco pointa son arme sur Giulia.

— Donne-la-moi, et je te laisserai peut-être la vie.

Adrien ne dégaina pas. Il utilisa l'obscurité. En trois enjambées, il pulvérisa le visage du premier homme d'un coup de tête. Giulia vit les gouttelettes de sang s'éparpiller comme une constellation. Adrien pivotait, brisant des membres, utilisant le corps de l'un comme bouclier.

— Adrien ! À gauche ! Le pivot ! cria Giulia.

Il obliqua, évitant un couteau, brisa le bras de son assaillant et l'envoya basculer par-dessus le parapet. Le silence revint après le fracas du corps cent mètres plus bas. Marco, seul, pointa son arme vers Giulia. Adrien fit écran de son propre corps.

L'impact fut un bruit sourd contre la viande. Adrien accusa le coup, grogna, et bondit. Il saisit le visage de Marco, ses pouces s'enfonçant dans les orbites. Le cri se mua en gargouillis. Adrien le projeta contre la porte de fer. Le crâne heurta le métal avec un son de fruit brisé.

Adrien se tourna vers Giulia, l'épaule gauche labourée d'un rouge écarlate.

— Viens.

Ils descendirent vers le maquis. Le sang d'Adrien marquait chaque pierre. Ils atteignirent une bergerie en ruine, sentant la vieille laine et la terre mouillée. Giulia le déposa contre le mur. Elle déchira sa robe de nuit, la soie crissant sous ses doigts.

— Je dois cautériser.

Elle prépara un mélange de résine de pin et de poudre de munition. Elle ne demandait pas de consentement. Le roi était à terre, et la captive tenait le fer.

Elle approcha la flamme. Le phosphore s'enflamma avec un sifflement. Giulia pressa la flamme contre la plaie, non pas avec hésitation, mais avec une lenteur calculée, ses yeux ancrés dans ceux d'Adrien pour y lire l'instant précis où son esprit briserait la barrière de la douleur. Elle savourait, pour une seconde fugace, cette vulnérabilité absolue du monstre.

Adrien ne hurla pas. Il s'arc-boute, ses mains se refermant sur les poignets de Giulia à lui broyer les os. Il plongea son visage dans son cou, mordant sa clavicule pour étouffer son agonie. Quand le feu s'éteignit, il s'effondra contre elle, trempé de sueur.

— Tu es vivant, Adrien. Mais tu es à moi. J'ai marqué ta chair.

Il lève la tête, les yeux chargés d'une passion noire. Leurs corps s'entrechoquent avec

une brutalité qui ignore les plaies. Le baiser est une collision de dents et de sang. C'était un érotisme de tranchée, sale, où Giulia griffait son dos, cherchant à atteindre l'os.

Le jour commença à filtrer. Giulia se redressa, rajustant la soie déchirée avec une dignité glaciale.

— On ne s'enfuit pas, Adrien. On va à Bastia. On va décapiter leur structure financière avant qu'ils ne réalisent qu'on respire encore.

Adrien la regarda avec une pointe de véritable effroi. Il avait libéré une force qu'il ne pourrait plus jamais contrôler.

— Montre-moi le chemin, Giulia.

Ils s'enfoncèrent dans le maquis alors que le soleil inondait la Balagne d'une lumière d'or liquide. La Nuit de Cendre s'achevait, laissant place au Jour de Sang. Et dans le silence de la montagne, Giulia savait déjà combien de vies elle devrait encore sacrifier pour que l'ordre renaisse de la cendre. Elle marchait en tête, son esprit traitant les variables, habitée par le désir irrépressible de posséder l'homme qu'elle venait de sauver.

# Chapitre 10

## Le Piège de Granit

L'air dans la chambre était une insulte. Une masse compacte, poisseuse, saturée par l'odeur de l'immortelle qui remontait des versants calcinés de la Balagne et celle, plus âcre, du tabac froid qui imprégnait les rideaux de lin lourd. Le silence de la villa Falcone n'était pas une absence de bruit, c'était une présence physique, un suaire de pierre posé sur les poitrines.

Adrien se tenait debout près du lit massif en châtaignier noirci. Son dos, une muraille de muscles sous une chemise de soie blanche dont les poignets étaient encore légèrement humides d'un rinçage hâtif, ne trahissait rien. Mais Giulia, immobile sur le seuil, percevait tout. Elle ne voyait pas seulement un homme en colère ; elle voyait une structure architecturale en train de se fissurer. Elle comptait les battements de la carotide d'Adrien à la base de son cou : soixante-douze pulsations par minute. Trop calme. Une régularité chirurgicale qui annonçait l'incision.

Sur le drap froissé, éparpillés comme des confettis de mort, gisaient les \*pizzini\*. Des petits carrés de papier quadrillé, écrits d'une main serrée. Des ordres de virement, des coordonnées GPS vers les caches d'armes du Niolo, et ce nom, griffonné en marge, qui scellait un arrêt de mort : \*Rossi\*. Le clan rival.

— Entre, Giulia.

La voix d'Adrien était un scalpel. Froide, précise, dépourvue de toute fioriture émotionnelle. Elle entra. Ses pieds nus sur les dalles ressentait chaque aspérité, chaque grain de sable ramené par le sirocco. Son hyper-sensibilité transformait le contact du sol en une agression. Elle ferma les yeux, et son cerveau, ce processeur

impitoyable, projeta l'image exacte de la pièce telle qu'elle l'avait laissée : l'inclinaison du livre (12 degrés), la position de ses sandales, l'absence totale de ces papiers.

— Je ne les ai pas mis là, dit-elle.

Adrien se retourna. Son visage de marbre, sculpté par des générations de guerriers montagnards, était une énigme de violence contenue. Ses yeux, d'un gris d'orage, ne la quittaient pas.

— La logique, Giulia. Toujours la logique, murmura-t-il en s'approchant d'elle. Son pas était lourd, prédateur. Les chiffres disent que depuis que tu as accès au registre de l'Or Noir de la Balagne, soixante pour cent des bénéfiques sont détournés vers les Rossi. La logique dit que ces documents ont été retrouvés sous ton matelas. La logique hurle que tu es la tumeur de cette maison.

Il était si proche qu'elle sentait la chaleur irradiant de son corps, une fournaise sous la soie. L'odeur de son parfum — santal, cuir et une pointe métallique de poudre à canon — envahit ses sinus. Il leva la main. Giulia ne cilla pas. Il broya son biceps. Le craquement n'était pas celui de l'os, mais celui de la volonté de Giulia qui se fissurait sous la pression de ses doigts calleux. Il la traîna vers le lit comme on traîne une bête à l'équarrissage.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

— Tes preuves sont trop esthétiques, Adrien, articula-t-elle malgré la pression. Et le chaos n'est jamais esthétique. Le traître qui a fait ça est un médiocre. Regarde le troisième \*pizzino\*. La fibre du papier est brisée d'une manière qui indique qu'il a été stocké à plat pendant quarante-huit heures avant d'être glissé ici. Ces papiers sont stériles. Ils ne sentent pas moi. Ils sentent la cave. Ils sentent le gasoil mal raffiné et le moisi du vieux moulin de ton cousin, Marco.

Adrien resserra sa prise. Son souffle, chaud et court, venait battre contre ses lèvres. Il y avait dans cet échange une érotisation du danger, une tension si brute qu'elle en devenait presque sexuelle.

— Marco t'attend en bas, continua Giulia, le débit s'accélégrant. Il attend que tu sortes avec ma tête. Si tu le fais, il aura gagné. Il aura supprimé la seule personne capable de voir qu'il a vidé les réserves pour financer l'ennemi. Regarde le chiffre "7" sur le papier. La barre transversale est trop courte. C'est l'écriture de quelqu'un qui tremble. Est-ce que j'ai l'air d'avoir peur, Adrien ?

Adrien se figea. Le nom de Marco, associé à la trahison, perça la brume de sa rage. Il la relâcha soudainement, la laissant retomber sur le lit. Il fit quelques pas, tel un fauve en cage.

— Si tu mens, Giulia... je ne te tuerai pas simplement. Je ferai en sorte que chaque seconde de ta vie restante soit un poème de douleur.

Il sortit, claquant la porte. Giulia resta seule. Trois minutes. Puis, elle se mit en mouvement. Elle ne voyait pas une chambre ; elle voyait un échiquier. Elle descendit par le conduit de cheminée condamné, un vestige d'espionnage domestique, jusqu'au niveau du bureau d'Adrien. Par la fente d'observation, elle scruta la pièce.

Le bureau était le sanctuaire de l'ordre. Mais sur le tapis, près du coffre-fort, une traînée de terre rouge. La terre des noiseraies de la vallée basse. Le domaine de Marco.

Marco entra. Il pensait être seul. Il ouvrit le tiroir secret et, avec un briquet, commença à brûler un document précis. Giulia sentit l'adrénaline se transformer en un poison pur. Elle sortit par la porte dérobée de la bibliothèque et courut vers la terrasse.

Adrien était là, contemplant le précipice.

— Il te reste vingt minutes, Giulia.

— Je ne fuis pas, Adrien. Je chasse. Marco est dans ton bureau. Il brûle la preuve que le lot n°304 n'était pas une fuite, mais l'achat d'un chargement d'armes détourné pour les Orsoni.

Adrien l'attrapa par le bras, ses doigts s'enfonçant dans sa chair avec une brutalité possessive. Ils s'élancèrent vers le bureau. Marco s'immobilisa. Adrien marcha droit vers la cheminée où quelques fragments de papier noirci finissaient de se consumer. On pouvait encore y lire : \*« Lot 304 »\*.

Adrien se redressa. Ce n'était plus un homme qui regardait son lieutenant, c'était un dieu vengeur.

— Giulia, dit Adrien d'une voix d'outre-tombe. Sors de la pièce.

— Non. J'ai gagné le droit de voir.

D'un mouvement d'une fluidité terrifiante, Adrien sortit son Beretta. Le premier coup de feu tonna. La balle frappa Marco au genou. Le géant s'effondra avec un hurlement de bête. Le sang, rouge vif, jaillit sur le tapis. Giulia ne détourna pas les yeux. La violence brute d'Adrien était une forme de pureté.

Adrien posa le canon sur la tempe de l'homme.

— Tu as sali ma maison, Marco.

\*Déclit.\*

Le deuxième coup de feu fut le dernier. Le corps de Marco tressauta, puis s'immobilisa dans une flaque sombre. Adrien rangea son arme et s'approcha de Giulia. Il tendit une main, ses doigts tachés d'une goutte de sang, et caressa sa joue. Le contact était une morsure.

— Tu avais raison, murmura-t-il. Mais sache une chose : sur ce trône, on n'est jamais assis. On y est enchaîné.

Il l'entraîna vers la salle à manger, puis vers la chambre supérieure, là où les murs étaient les plus épais. Lorsqu'ils atteignirent la pièce, il ferma la porte à double tour. Le bruit du pêne fut le point final de l'ordre ancien.

Il la jeta sur le lit. Sous sa soie déchirée, la peau de Giulia était déjà marbrée de violet – une cartographie de sa fureur qu'il signalait à même la chair.

— Je devrais te briser ici même, dit Adrien, sa voix n'étant plus qu'un grognement viscéral. Je devrais te marquer pour que chaque centimètre de ta peau se souvienne à qui tu appartiens.

Il appuya son genou entre ses jambes, forçant l'ouverture. Le choc de ses reins contre les miens n'était plus du plaisir, c'était une démolition. Giulia voulait qu'il l'étouffe, qu'il noie son cerveau sous le poids de son corps pour que les chiffres s'arrêtent enfin de hurler. C'était une lutte pour la domination où chaque caresse était une menace.

Quand le paroxysme arriva, ce fut une explosion de violence pure. Adrien s'effondra sur elle. Il se redressa lentement, ses yeux retrouvant leur éclat de prédateur lucide.

— Demain, dit-il, nous irons voir ton père. S'il ne peut pas expliquer comment ces documents ont atterri ici, il mourra. Et tu regarderas.

Giulia se redressa sur les coudes, son corps encore parcouru de frissons. Elle sourit, un sourire de reine des enfers.

— Tu n'iras nulle part, Adrien. Parce que si tu sors de cette pièce, tu devras affronter la réalité : les gardes qui nettoyaient le salon en bas ne sont pas les tiens. Ils portent les couleurs des Lucciani. Et le seul \*pizzino\* qui compte en ce moment, c'est celui que j'ai envoyé avant que tu ne me montes ici.

Adrien se figea. Sa logique reprit le dessus. Il analysa les sons. Le silence de la montagne était trop parfait.

— Tu m'as livré ?

— Je t'ai sauvé, Adrien. Les Lucciani attendent mon signal pour t'exécuter. Mais mon signal dépendra de ce que tu vas décider maintenant. Veux-tu être le chef d'un clan qui n'existe plus, ou l'allié de la femme qui vient de reprendre le contrôle ?

Adrien s'agenouilla sur le granit froid, sa main se posant sur la cheville de Giulia comme pour une allégeance qu'il n'aurait jamais cru possible.

— Tu es un monstre, Giulia.

— Je suis une Falcone, Adrien. C'est toi qui me l'as appris.

Dehors, le premier rayon de l'aube vint frapper les sommets, teintant la pierre d'un rouge sanglant. Le piège n'était plus une cage, c'était un trône. Et dans l'ombre de la chambre, le chaos et l'ordre venaient de sceller un pacte que ni le temps, ni la mort ne pourraient effacer. Giulia caressa ses cheveux d'une main distraite, ses yeux fixant l'obscurité avec une intensité insoutenable.

— Souviens-toi de chaque goutte de sang qui va couler aujourd'hui, Adrien. Parce

que ce sera la dernière fois que quelqu'un d'autre que moi te donnera un ordre.

# Chapitre 11

## La Chambre d'Ombre

L'air n'était plus qu'une masse visqueuse, un amalgame de poussière de granit séculaire et de sueur froide qui collait à la peau comme une seconde disgrâce. Sous la villa, dans les entrailles de la Balagne, la roche ne transpirait pas la vie, mais l'oubli. La Chambre d'Ombre portait bien son nom : un estomac de pierre où les Falcone digéraient leurs secrets et leurs traîtres depuis trois siècles.

Giulia était assise sur une chaise en fer forgé, les poignets enserrés par des lanières de cuir tanné si vieilles qu'elles sentaient encore la bête morte. Elle ne luttait pas. Lutter était une erreur de calcul. Ses yeux, d'un bleu délavé par l'obscurité, étaient fixés sur Adrien. Il se tenait à deux mètres d'elle, silhouette de basalte découpée par la lumière crue d'une ampoule nue. Le bourdonnement de l'électricité était une agression physique, une scie circulaire entamant son lobe temporal. Chaque balancement du faisceau était une décharge de photons qu'elle recevait comme des coups de poing. L'absence de logique dans ce vacillement sonnait comme une fréquence inaudible qui lui sciait les dents.

— Dix-sept minutes, dit-elle soudain. Sa voix était un fil d'acier.

Adrien inclina la tête, mouvement de prédateur intrigué par une proie refusant le protocole.

— Dix-sept minutes que tu es entré. Neuf pas. Tu as déplacé ton poids sur ta jambe gauche à sept reprises. Tu as froissé le pizzino dans ta poche exactement quatre fois. Le papier est un vélin de faible grammage. L'odeur de l'encre fraîche à 440 Hz me sature les sinus, Adrien. C'est une dissonance.

Il s'approcha. L'odeur d'immortelle sauvage et la terreur chimique du corps humain émanant de Giulia l'envahirent. Il posa ses mains sur les montants de la chaise, l'enfermant. Il sentait l'incendie cérébral qui rayonnait de son front.

— Les faits, Giulia, murmura-t-il, un grondement de roche qui s'effondre. Trois de mes hommes ont été égorgés dans la bergerie de Lozari. Des hommes que j'aimais. Explique-moi comment une fille qui n'oublie rien a pu oublier de me dire qu'elle vendait mes convois.

Il saisit sa mâchoire avec une précision chirurgicale, cherchant le point de rupture de l'os.

— Je n'ai rien vendu. J'ai optimisé. Le 14 juillet, à 22h43, tu as dit : « Le chaos est une hérésie que je traite par le feu. » Tu portais une chemise bleu nuit, déboutonnée. Il y avait de la cendre de cigare sur ton ongle du pouce droit. Tu as ajouté : « Si tu vois une faille dans mes chiffres, considère que c'est une faille dans mon armure. » C'est ce que j'ai fait. La ponction de 3,2 % sur les sacs de noisettes n'était pas une erreur. C'était un message codé. Quelqu'un préparait le massacre depuis six mois. Les pizzini que tu as reçus ce matin sont des faux. L'encre a bavé parce que le porteur a couru sous l'orage.

Adrien resserra sa prise. Son pouce vint écraser la lèvre inférieure de Giulia, geste d'une sensualité perverse, promesse de supplice.

— Tu es en train de me posséder par l'esprit, Giulia.

— Ta logique est une béquille pour esprits lents. Le 3 août, tu as ordonné à Marco de vérifier les clôtures. Tu as bu un verre d'eau et laissé trois gouttes tomber sur le carrelage. Marco n'est jamais allé aux clôtures. Il a passé quarante-deux minutes dans le local technique. Fréquence 440 Hz. Le même sifflement que dans le bureau avant

l'attaque. Demande-toi pourquoi, sur les corps de Lozari, les incisions allaient de gauche à droite. Marco est gaucher. Tu lui as offert ce couteau à manche d'olivier le 12 septembre.

Adrien lâcha son visage et recula, ses bottes grinçant sur le sol inégal. Il visualisait les corps, l'angle des plaies. Sa mémoire était entraînée, mais celle de Giulia était absolue, une machine de guerre logée dans un corps de nymphe écorchée.

— Si Marco m'a trahi, alors l'édifice s'effondre.

— L'édifice est déjà par terre. Tu marches sur les ruines et tu refuses de baisser les yeux. Je suis le chaos que tu ne parviens pas à ranger.

Il revint en une enjambée, pressant sa main sur sa gorge. Giulia offrit son cou, provocation silencieuse. Elle percevait l'odeur du savon de Marseille sur sa peau, le frottement du tissu, la chaleur animale. Une agression sensorielle totale, délicieuse et insupportable.

— Fais-le. Brise-moi. Mais rappelle-toi tes mots : « J'ai besoin d'un témoin qui verra ma chute et saura où enterrer les restes. » Je suis ton témoin, Adrien. Et je te dis que Marco est dans la cour, une Gauloise entre l'index et le majeur, parce qu'il a peur que tu ne sois pas aussi dupe que tu en as l'air.

Adrien retira sa main. Ses doigts brûlaient. Il sortit le pizzino, le déplia. Un montage grossier, maintenant qu'il le regardait avec les yeux de la haine clarifiée. Il sortit sans un mot.

Giulia resta immobile. Ses poignets brûlaient, son cerveau bouillonnait. Elle compta. Quatre minutes et douze secondes.

Soudain, une détonation. Sèche. Unique. 14h02 et 18 secondes. Adrien était en

avance de six secondes. \*Il apprend vite.\*

La porte de fer grimaça. Adrien était de retour, masque de marbre fêlé par une admiration toxique. Il s'accroupit et, d'un geste brusque, trancha les lanières de cuir.

— Marco est mort. Maintenant, Giulia, montre-moi qui d'autre doit mourir.

— Tous, Adrien. Mais nous allons commencer par ceux qui pensent que tu es devenu faible parce que tu as pris une femme pour cerveau. Ta mère. Et ton père.

Le silence qui suivit fut plus lourd que le granit. Adrien ne cilla pas, mais ses pupilles se rétractèrent. Giulia se leva, ses jambes flageolantes mais son esprit plus tranchant que la lame qu'il tenait.

— Maria Falcone finance les dissidents. Elle veut te castrer pour ne jamais te perdre. Et ton père... il a autorisé le siphonnage. Une épreuve, disait-il. Le chaos pour forger le chef.

Ils descendirent plus bas encore, vers la cellule du Patriarche. Don Savieru attendait, un verre de myrte à la main. L'air sentait le tabac brun et la putréfaction des trahisons trop vieilles.

— Le siphonnage des noisettes, commença Adrien. Cent quarante mille euros par mois.

— La comptabilité est une vertu de marchand, Adrien, répondit le vieil homme.

— Le 14 mai, récita Giulia, sa voix robotique résonnant contre les voûtes, vous avez dit à Marco : « Adrien compte les balles au lieu de les tirer. Nettoyez l'étable avant que le veau ne devienne un taureau. » J'ai vu le pizzino. Je peux en décrire chaque fibre, la courbure exacte de votre 'N'.

Un garde fit un mouvement. Pas d'arme. Juste les mains d'Adrien. Un craquement de coquille d'œuf sous ses pouces dans les orbites de l'homme, et le monde du garde s'éteignit dans le vide sanglant. Adrien se tourna vers son père, ses doigts maculés de rouge noir.

— Elle ne mourra pas avec moi, père. Elle va me rendre éternel. Parce qu'elle n'oubliera rien. Pas même le bruit que va faire ta carotide.

L'acier trouva la gorge. Un sifflement d'air interrompu — le bruit d'une outre qui se vide. Le jet de sang bombarda le visage de Giulia. Chaud. Salé. 37,2°C exactement. Elle ne ferma pas les paupières, laissant l'hémoglobine teinter sa vision en rouge vif. Elle enregistra la trajectoire de la goutte, la fréquence de l'ultime râle.

Adrien essuya la traînée rouge sur la joue de Giulia avec son pouce, l'étalant comme une peinture de guerre.

— Est-ce que tu l'as ?

— Chaque seconde. Chaque spasme. C'est indélébile.

Il la saisit par la nuque, l'embrassant violemment. Collision de dents et de sang. Pacte scellé dans l'horreur. Ils remontèrent les escaliers, laissant les fantômes derrière eux. Dehors, la villa Falcone brûlait d'une lumière froide sous la lune, une aura spectrale marquant la fin d'un règne.

Adrien démarra la berline noire. Le vrombissement sourd résonna dans le silence de la Balagne.

— Où allons-nous ?

— Là où les chiffres s'arrêtent et où la légende commence.

Giulia posa sa tête contre le cuir, fermant les yeux. Elle ne cherchait pas le repos. Elle classait. Elle préparait la prochaine liste. Le sang n'était que de l'encre. Elle n'était plus une victime de sa mémoire ; elle était devenue la mémoire de la Mort elle-même. Et Adrien Falcone était son plus bel instrument. La symphonie de destruction ne faisait que commencer.

# Chapitre 12

## L'Image Absolue

L'air dans la cave voûtée de la villa Falcone n'était plus de l'oxygène ; c'était un mélange épais de fer en suspension, de sueur rance et d'une odeur de terre battue humide. La chaleur de la Balagne, même ici sous trois mètres de schiste séculaire, parvenait à s'insinuer, transformant la pièce en un autoclave de chair et de silence. Au centre, sous la lueur crue d'une ampoule dénudée qui oscillait imperceptiblement, gisaient quatre hommes. Ses chiens de guerre, réduits à l'état de viande inerte, disposés comme les pièces d'un puzzle obscène sur le sol de pierre.

Giulia se tenait à l'entrée, le corps raidi par une onde de choc sensorielle. Ses yeux, d'un vert presque translucide, balayaient la scène. Pour n'importe qui, c'était un massacre. Pour elle, c'était une équation mathématique dont les variables étaient écrites en rouge sombre. Son cerveau, ce processeur implacable, enregistrait l'angle de la tête de Matteu et l'éclaboussure en forme de fougère sur la paroi cyclopéenne.

La main d'Adrien se referma sur sa trachée, un étau de cuir et de fureur. Il n'écrasait pas pour tuer, mais pour briser sa fuite. Il l'obligea à ancrer son vertige dans ses yeux d'ébène.

— Regarde-les, Giulia, murmura-t-il, sa voix comme un scalpel entaillant la nuque. Regarde l'ordre que tu as détruit.

— Tu utilises ta paranoïa de chef de clan au lieu de ton instinct de prédateur, répliqua-t-elle d'une voix blanche, dénuée de peur. Je ne tue pas si salement. C'est une insulte à mon intelligence.

Elle s'arracha à sa poigne, la soie de sa robe froufroutant contre le cuir de ses bottes, et piétina le miroir rouge qui s'étalait au sol. Le liquide visqueux embrassa ses chaussures fines dans un bruit de succion obscène. Elle s'accroupit près du corps de Donato.

— Viens ici, ordonna-t-elle.

Adrien s'approcha, s'accroupissant à ses côtés, ses genoux frôlant les siens. Dans cet espace restreint, l'érotisme de la menace était suffocant.

— Regarde cette projection, dit-elle en pointant le mur d'un doigt précis. Les gouttelettes sont elliptiques. Très allongées. Le tireur était à un mètre soixante-dix. Mais regarde ici... une ombre portée. Quelqu'un se tenait là quand Donato a été égorgé. Quelqu'un qu'il a laissé approcher. Ses doigts sont encore crispés sur son briquet. Il allait offrir du feu à son assassin.

Elle ramassa une petite pièce de métal dorée, baignant dans un liquide visqueux, et la lui tendit. Leurs doigts se touchèrent. Le contact fut électrique, une décharge de violence et de désir refoulé.

— Un Beretta, reconnut-il, sa voix devenant plus sourde. Une arme de la famille.

— Ce n'est pas tout. Regarde Matteu.

Elle se déplaça vers le fond de la pièce. Giulia prit la main du mort, une main calleuse, et la retourna. Dans la paume, un fragment de laine d'Arles, d'un gris anthracite spécifique.

— Ton oncle, dit-elle, les yeux fixés sur ceux d'Adrien. Il porte toujours ces costumes de l'artisan d'Ajaccio. Saveriu n'est pas à Bastia. Il est ici, dans l'ombre, et il nettoie ceux qui pourraient parler de la fuite des capitaux. Les 14 % de pertes sèches ? C'était

du blanchiment pour les Lucciani. Ton oncle attend que tu m'exécutes pour ce massacre afin de reprendre le trône des Falcone sur ton propre sang.

Le silence qui suivit fut plus lourd que la roche mère qui les entourait. Adrien se redressa lentement, sa silhouette découpée par l'ombre, immense. La trahison de sa propre chair était un chaos qu'il ne pouvait plus ignorer. Il ressaisit Giulia par la gorge, le pouce écrasant la veine jugulaire.

— Si tu te trompes... si c'est un jeu pour me retourner contre les miens... je t'arracherai chaque souvenir un par un.

— Alors regarde la vérité, répondit-elle, son souffle court. Regarde l'image absolue. Elle est écrite avec le sang de tes hommes.

Adrien desserra sa prise, mais ses doigts s'attardèrent sur sa peau, traçant une ligne de feu le long de sa mâchoire. Il se tourna vers la porte, son visage redevenant ce masque de marbre clinique.

— Prépare-toi, Giulia. La nuit ne fait que commencer. Tu vas m'aider à le disséquer.

L'air extérieur les frappa comme une gifle thermique. La nuit était d'un bleu d'encre. Adrien se dirigea vers le Defender noir garé sous les oliviers séculaires. Il lui tendit un pistolet automatique, un Glock 26.

— Tu sais t'en servir ?

— J'ai mémorisé le manuel technique à huit ans, Adrien. Et j'ai regardé tes hommes s'entraîner pendant trois mois.

Il eut un sourire carnassier, le premier qu'elle lui voyait. Un sourire qui n'avait rien d'humain.

— Alors viens. On va voir si ton processeur survit à la pratique.

Le moteur rugit, avalant les kilomètres de bitume défoncé. Giulia, la tête appuyée contre la vitre, regardait défiler les silhouettes tourmentées des chênes-lièges. Elle calculait déjà les angles de tir et les probabilités de survie. Son esprit ne s'arrêtait jamais. C'était son enfer.

— Pourquoi m'aider ? demanda soudain Adrien, sa main quittant le levier de vitesse pour venir se poser sur celle de Giulia.

— Parce que tu es la seule case où je n'arrive pas à me ranger. On ne détruit pas une œuvre d'art, même faite de sang.

La voiture s'engagea sur une piste de terre battue, soulevant un nuage de poussière. La bergerie de Cima n'était plus qu'à quelques centaines de mètres. Un bloc de pierre grise, accroché au flanc de la montagne. Adrien coupa les phares. Le silence retomba, brisé seulement par le cliquetis du métal qui refroidit.

Ils sortirent du véhicule, deux ombres parmi les ombres. L'odeur du parfum poivré du maquis était ici plus forte. Giulia sentit une décharge d'adrénaline pure. Son hyper-sensibilité ne la paralysait plus ; elle la transformait en radar humain. Elle percevait le frottement d'un tissu contre une crosse à vingt mètres.

— À gauche, souffla-t-elle à l'oreille d'Adrien. Derrière le muret de pierres sèches. Un homme.

Adrien ne posa aucune question. Il glissa hors de l'ombre. Un craquement sec retentit. Une vertèbre qui cède. Un râle étouffé, immédiatement bu par la terre sèche. Adrien réapparut, ses mains luisantes sous la lune. Il lui fit signe d'avancer.

Ils franchirent le seuil de la bâtisse. L'intérieur était un four à chaux, fermentant avec une odeur de décomposition naissante. Giulia vacilla. Le stimulus était trop violent.

— Giulia. Regarde-moi.

Adrien lui saisit la mâchoire. Ses doigts, encore tièdes du sang du garde, marquèrent sa peau de traînées sombres. Il ne cherchait pas à la rassurer, il cherchait à l'ancrer.

— Fais ce que tu sais faire. Donne-moi le nom.

Elle inspira par la bouche pour éviter l'écoeurement. Elle ouvrit les yeux. La scène était un chaos de géométrie brisée.

— Ils ne se sont pas défendus, commença-t-elle, sa voix monocorde. Matteo n'a pas pivoté. Il a été surpris par quelqu'un qu'il n'avait aucune raison de surveiller.

Elle se pencha, ramassant un cylindre de cuivre sous le pied d'une table avec une délicatesse chirurgicale.

— Une munition de .357 Magnum. Le traître a utilisé son arme personnelle. Une arme de prestige.

Adrien s'approcha. Sa proximité créait une chaleur étouffante.

— Saveriu souffre d'une sciatique, continua Giulia. Si tu regardes les traces dans la poussière, tu verras une asymétrie de pression. Une empreinte plus profonde à droite, un glissement à gauche. Ton oncle n'était pas seul. Marco est le cerveau. Ils t'ont vendu aux familles de Porto-Vecchio.

Adrien resta figé, son visage de marbre se fissurant pour laisser passer une rage froide. Il saisit Giulia par la taille, l'écrasant contre son torse. La violence du geste la

fit gémir.

— Si c'est vrai... je vais les rayer de la surface de cette île.

— Ils ne s'attendent pas à ce que nous sachions, dit Giulia. Ils pensent que tu vas déclencher une guerre qui les servira.

Adrien lâcha un rire sec, dépourvu de joie.

— Ils ont oublié une chose, Giulia. Je ne crois personne. Sauf toi.

Il rechargea son arme. Le cliquetis du métal résonna comme un glas.

— Sortons d'ici. Nous avons une dette à collecter.

Alors qu'ils se dirigeaient vers la sortie, Giulia ramassa un morceau de papier partiellement brûlé près d'un corps. Elle le tendit à Adrien.

— *"Le granit finit toujours par s'effriter. La relève est en marche"*, lut-il. L'écriture de Saveriu. Sa dernière vanité avant l'enfer.

Ils sortirent dans la nuit. Adrien se tourna vers la montagne, là où les lumières des villages vacillaient. Il sentit la main de Giulia glisser dans la sienne.

— Que fait-on ? demanda-t-elle.

— Nous allons purifier la lignée. Mais avant, je dois m'assurer que personne ne pourra t'atteindre. Tu es devenue ma faille, Giulia. Et je déteste les failles.

Il la fit pivoter, la pressant contre la carrosserie brûlante de la voiture. Ses mains remontèrent le long de ses cuisses, soulevant la soie légère. L'érotisme de l'instant

était sauvage, né du sang versé.

— Tu n'es pas une faille, Adrien, murmura-t-elle. Je suis ton armure.

Sa bouche s'écrasa sur la sienne, une attaque plus qu'un baiser. Giulia répondit avec une ferveur sauvage, ses ongles s'enfonçant dans les épaules massives d'Adrien. Il se détacha d'elle, le souffle court.

— Demain, à l'aube, Saveriu sera mort. Nous irons ensemble. Je veux qu'il voie tes yeux au moment où il comprendra que c'est toi qui as démantelé sa vie.

Giulia descendit de la voiture, ses pieds nus touchant le sol de pierre froide. Elle fixait la montagne. Pour elle, le nettoyage avait déjà commencé dans l'espace abstrait de sa pensée. La réalité n'était qu'une formalité sanglante qui allait suivre. Elle sentit la poigne de fer d'Adrien sur son épaule.

La guerre ne faisait que commencer, et elle en connaissait déjà la fin. Chaque chiffre, chaque goutte de sang était une pièce d'un puzzle qu'elle seule savait assembler. Adrien Falcone était le roi de ces montagnes, mais elle en était l'architecte. Et ensemble, ils allaient redéfinir la cruauté.

# Chapitre 13

## Saignée à Blanc

L'obscurité en Balagne n'est jamais totale. Elle est une nappe de velours râpeux, saturée par l'odeur de l'immortelle qui sue sous la lune et le parfum métallique de la roche mère chauffée à blanc durant le jour. Adrien Falcone était une ombre parmi les ombres, une extension du maquis. Sa silhouette se fondait dans les replis torturés du porphyre. Ses poumons brûlaient. L'air était épais, une mixture de poussière et de résine qui lui collait à la gorge comme une promesse d'étouffement.

Dans son oreille, le grésillement de l'oreillette était le seul lien avec la civilisation, ou plutôt, avec la forme la plus évoluée de la barbarie.

— « Trois mètres à ta gauche, Adrien. Une faille dans le muret de schiste. Ne regarde pas le sol, fie-toi à l'inclinaison de ta cheville droite. Il y a une touffe de ciste de Crète, elle est glissante. Contourne-la par le nord. »

La voix de Giulia. Cristalline. Dénuée de l'adrénaline qui faisait battre les tempes d'Adrien à un rythme sourd. Son cerveau était une décharge à ciel ouvert où rien ne se décomposait. Chaque détail — la mouche agonisant sur le rebord de la fenêtre, la nuance exacte du sang séché sous l'ongle d'Adrien — était une écharde plantée dans son néocortex. Elle ne se souvenait pas ; elle subissait l'éternité du présent. Elle voyait le terrain par la force de cette maladie mentale qu'on appelle mémoire absolue. Elle était le métronome occulte d'une vengeance qui se préparait dans les entrailles de la montagne.

Adrien s'exécuta. Ses doigts, gantés de cuir fin, effleurèrent la pierre. Le contact était rugueux, ancestral. Il sentait la présence de Giulia à travers les ondes, une pression

invisible mais omniprésente. Elle était son intelligence, il était son laser.

— « Ils sont quatre à la Bergerie des Cimes », reprit-elle. Son ton était celui d'une écolière récitant une équation, mais les chiffres qu'elle alignait étaient des condamnations à mort. « Deux à l'entrée sud, fumant des cigarettes. Le vent vient de l'ouest. Les deux autres sont à l'intérieur. Ils nettoient des fusils d'assaut. Le bruit du métal couvrira tes pas si tu te synchronises sur leurs mouvements. »

Adrien s'immobilisa. Il était à vingt mètres de la petite bâtisse de pierre grise, un ancien abri de berger transformé en avant-poste pour les traîtres qui avaient osé s'attaquer au sang des Falcone. La haine était un goût de cuivre dans sa bouche.

— « Giulia », murmura-t-il, sa voix n'étant qu'un souffle rauque qui semblait écorcher le silence. « Tu les vois ? »

— « Je ne les vois pas, Adrien. Je les sais. Leurs battements de cœur font vibrer la structure moléculaire de mon calme. Ils sont des erreurs dans le système. Efface-les. »

L'ordre tomba comme une guillotine. Adrien se projeta en avant. Il fut une ombre. Un souffle. Puis, l'acier. Pas de peur, juste le vide. Il se glissa derrière le premier garde. D'un mouvement réglé comme une horlogerie fine, il saisit le menton de l'homme, le bascula en arrière, exposant la vulnérabilité obscène de la gorge. La lame glissa. Un geste simple, presque tendre. La carotide fut sectionnée net. Le sang jaillit, une fontaine chaude et poisseuse qui macula les mains d'Adrien et le sol de silex.

— « Un de moins », dit Adrien, sa respiration s'accélérait.

— « Ne te laisse pas griser », coupa Giulia. Sa voix vibrait d'une tension érotique née de la violence partagée. « L'autre jette son mégot. Il va se retourner. Dans trois, deux, un... Maintenant. »

Adrien pivota. La pointe du couteau pénétra l'orbite droite du second garde. Le bruit fut celui d'une branche de bois vert qui se brise. Un craquement sec, définitif. L'homme s'effondra, son corps secoué de spasmes réflexes. Adrien resta un instant immobile au-dessus des cadavres. L'odeur de la mort se mélangeait à celle du maquis. C'était une odeur de Corse. Une justice archaïque.

— « Entre », ordonna Giulia. « Vise le plexus du nerveux en premier. »

Adrien enfonça la porte d'un coup de botte. L'intérieur de la bergerie était une pièce d'ombre et de lumière vacillante. Le chaos éclata. Le nerveux essaya de saisir son arme. Adrien fut plus rapide. Un impact. Il le projeta contre le mur, sentant les vertèbres céder. Puis, avec une force brute, il lui broya la trachée du plat de la main. L'homme s'écroula, cherchant un air qui ne viendrait plus, ses mains griffant le porphyre.

Le quatrième homme, pétrifié par l'alcool et la surprise, leva les mains.

— « S'il te plaît... » bégaya-t-il.

— « Giulia ? » demanda Adrien, sa lame oscillant devant les yeux terrifiés de l'homme.

À des kilomètres de là, Giulia ferma les yeux. Elle pouvait sentir l'humidité de la nuit et l'odeur de la peur. Chaque erreur de calcul de cet homme lui donnait une nausée physique, une migraine lancinante que seul le silence pourrait apaiser.

— « Il a rompu l'équilibre, Adrien. Finis-en. Fais-le pour la structure. Fais-le pour moi. »

L'éclair d'acier fut foudroyant. L'homme s'affala sur la table, son sang se mêlant à la grappa renversée, créant une flaque sombre qui coulait lentement sur le sol de terre

battue. Adrien rangea son arme. Ses mains tremblaient légèrement d'une sorte d'extase sauvage.

— « C'est fait. »

— « Je sais. Tu es magnifique dans ta précision, Adrien. Tu es l'ordre que je ne peux pas ranger. »

Adrien sortit de la bergerie, levant les yeux vers les sommets de la Balagne. Il se sentait lavé, purifié par la violence. Il savait que ce n'était que le début.

\*\*\*

La progression vers Speloncato fut une lutte contre les ronces qui griffaient la chair. L'humidité nocturne transformait la sueur en une pellicule glacée. Giulia ne lui laissait aucun répit, corrigeant sa cadence dès qu'elle faiblissait. Elle avait analysé les failles de la vision thermique adverse par l'étude de leurs factures d'achat. Elle transformait une dépense comptable en un angle mort tactique.

Il atteignit la villa des Lucciani. Une forteresse de pierre nichée dans une oliveraie centenaire. Adrien s'engouffra dans l'ombre du jardin, là où l'odeur de la terre retournée se mélangeait à la fragrance poivrée du lentisque.

— « Ne va pas tout droit, Adrien. Il y a un capteur de pression sous les dalles de l'allée. Prends par la gauche. »

Adrien se glissa sous les treilles. Il aperçut la lueur d'une cigarette. Un point incandescent. Il compta les battements de son propre cœur. La fumée s'éleva. Il bondit. Ce ne fut pas un mouvement d'homme, mais une translation d'ombre. Sa main gauche plaqua la bouche du garde tandis que sa main droite guidait la lame entre la deuxième et la troisième vertèbre cervicale. Le bruit fut organique, un

craquement de cartilage. Adrien l'accompagna dans sa chute pour éviter le fracas des os sur le schiste.

— « Il est mort, Adrien ? » demanda Giulia. Sa voix avait une intonation de velours noir. « Je l'entends. Le silence qui suit le râle... c'est une fréquence particulière. »

Adrien entra par la cuisine. Deux hommes étaient assis à la table massive en châtaignier. Les frères Orlandini. Ils avaient détourné l'argent du clan.

— « Brise-les, Adrien. Brise-les tous les deux. »

Adrien entra dans la pièce. Il saisit la tête du premier et la percuta contre le rebord de la table. Le choc fut sourd. Le nez explosa, aspergeant les messages de trahison de gouttelettes pourpres. Le second frère tenta de se lever, mais Adrien lui brisa le larynx d'un coup sec. L'homme s'effondra, les mains portées à sa gorge. Adrien ne s'arrêta pas. Il prit la tête du premier et la projeta à nouveau contre le coin de la table, avec la rigueur d'un mètre-ruban, jusqu'à ce que le son change. Jusqu'à ce que la roche mère de son crâne cède.

— « Raconte-moi, Adrien », souffla Giulia. « Je veux entendre la texture de leur agonie. »

— « Ils s'éteignent. Comme des bougies dans un courant d'air. »

Il monta l'escalier vers la chambre du patriarche. L'air était chargé d'une tension électrique. Il enfonça la porte. Le vieux Lucciani se dressa dans son lit, la peau flasque et grise sous la lune. Avant qu'il ne puisse articuler un son, Adrien fut sur lui.

— « Giulia t'envoie ses salutations. »

Il ferma sa main comme un étau sur le mensonge. Le craquement fut sec, un bruit de

porcelaine brisée dans un sac de velours. Les dents de Lucciani éclatèrent sous la pression, un gravier d'ivoire qui tapissa sa propre langue. Adrien ne chercha pas la mort, il chercha l'extinction du son. Il appuya davantage, ses pouces s'enfonçant dans la carotide. Le visage du vieillard vira au bleu violacé. Puis, le calme. L'ultime relâchement.

Adrien resta immobile, les mains encore crispées sur le cou du cadavre. Il était couvert de sang, de sueur et de l'ombre de la Balagne.

\*\*\*

De retour à la villa Falcone, l'ombre du salon préservait une fraîcheur de sanctuaire. Giulia était là, entourée d'écrans. Elle ne portait qu'une chemise d'homme, trop grande pour son corps frêle. Elle sentait l'odeur du sang sur lui.

— « Tu as du sang sur le poignet gauche, » dit-elle, sa voix vibrant d'une tension toxique.

Adrien s'approcha. Il s'arrêta devant elle, ses mains encore souillées par le carnage. La tension entre eux était celle de deux prédateurs.

— « Ta mémoire est une maladie, Giulia. »

Il posa ses mains sales sur les accoudoirs du fauteuil. Elle tendit une main pâle et toucha la tache de sang sur son poignet. Elle ne recula pas ; elle cataloguait la sensation. Elle porta ses doigts à ses lèvres, goûtant le fer et la mort de l'autre. Un frisson parcourut son échine. Adrien la saisit par les cheveux, renversant sa tête en arrière avec une brutalité contrôlée.

— « Tu as faim. La saignée ne t'a pas suffi. »

Il se pencha. L'odeur de la poudre se mélangeait à celle de la peau de Giulia, une odeur de lait qui l'écoeuraient autant qu'elle le fascinait. Il la mordit. Une morsure sur la lèvre qui fit perler une goutte de sang. Il la souleva, ses jambes s'enroulant autour de sa taille. Il la plaqua contre le mur de porphyre froid.

Le contraste thermique fut une décharge. La peau glacée de Giulia contre la chaleur brutale d'Adrien, dont les mains étaient encore poisseuses du sang chaud des Lucciani. Il entra en elle avec une brutalité sèche. Pas de douceur. C'était une guerre de tranchées. Giulia ferma les yeux, traitant les signaux sensoriels à une vitesse vertigineuse : le froid de la pierre dans son dos, la friction du lin, l'odeur métallique qui émanait de la peau d'Adrien. Elle était l'empire, il était le bras.

Adrien s'arrêta brusquement, son front contre le sien.

— « Tu te souviendras de ça ? »

— « Je me souviens de tout, Adrien. Chaque millilitre de sueur. C'est indélébile. »

Il se retira, la laissant glisser le long du mur. Il ramassa ses gants tachés.

— « Nettoie-toi, » dit-il, redevenant le chef clinique. « Nous avons une réunion à midi. Ils pensent que la saignée n'est pas terminée. Ils ont raison. »

Giulia se redressa, réajustant sa chemise. Son corps brûlait, son esprit vrombissait, mais son visage était redevenu un masque de porcelaine. Elle se tourna vers ses écrans. Le massacre nocturne n'était qu'une variable ajustée.

La lumière du jour dessinait des barres d'or sur le sol de pierre. Dans cette cage, des loups repus de sang attendaient de dévorer le reste du monde. Adrien quitta la pièce. La saignée était terminée, mais pour Giulia, elle n'était que le premier paragraphe d'un livre qui s'écrivait dans le schiste et la douleur. Elle était le destin. Et le destin ne

connaissait pas la pitié.

# Chapitre 14

## Ruines et Désir

L'air n'était plus qu'une soupe épaisse de poussière de porphyre et d'hémoglobine vaporisée. Le village abandonné d'Occi, sentinelle de pierre surplombant la plaine de Lumio, ne résonnait plus du fracas des Beretta. Le silence était revenu, plus lourd que la canicule de seize heures, un silence de sépulture à ciel ouvert où seuls les criquets, indifférents à la boucherie, sciaient l'éther de leur chant strident.

Adrien Falcone se maintenait à la verticale par la seule force d'une volonté qui confinait à la pathologie. Sa chemise de lin blanc, jadis impeccable, n'était plus qu'un linceul maculé de projections écarlates et de la suie grasse des explosions. Sur sa joue gauche, une entaille nette laissait perler un filet de sang sombre qui venait mourir dans le col de son vêtement. Son visage d'obsidienne, ce masque qu'il portait comme une armure contre le chaos, s'effritait. Ses yeux d'un gris d'orage sec étaient fixés sur la silhouette éthérée qui se tenait près de l'arche de la chapelle en ruines.

Giulia.

Elle n'avait pas une tache de sang sur elle. Mais pour elle, le carnage était une équation. Elle voyait la trajectoire des balles comme des vecteurs de lumière, elle entendait l'écho des râles sous forme de fréquences colorées qui saturaient son esprit. Sa mémoire eidétique gravait chaque détail : la position de la douille de 9 mm, l'angle de la tête du traître, l'odeur de la poudre mêlée à celle, entêtante, de l'immortelle sauvage broyée sous les bottes.

— Tu savais, articula Adrien.

Sa voix était un raclement de roche aride. Giulia ne cilla pas. Elle sentait le soleil de plomb battre sur ses tempes, chaque battement de son cœur résonnant comme un coup de masse dans ses oreilles hyper-sensibles.

— Je n'ai pas « su », Adrien. J'ai calculé. Ton cousin Matteo ne se contentait pas de surveiller les stocks. Il a organisé le massacre depuis la crête. Je l'ai vu.

Un sourire cruel étira les lèvres d'Adrien. La tension entre eux n'était pas faite de désir, mais de la reconnaissance mutuelle de deux bêtes féroces prêtes à s'accoupler sur un tas de cadavres. Il la saisit par le bras et l'entraîna vers la Land Rover garée en contrebas, laissant derrière eux le silence des morts.

Le trajet vers la villa Falcone fut un caisson d'isolation sensorielle. Adrien domptait la route, ses mains serrées sur le cuir du volant comme s'il étranglait le destin. À l'intérieur de la demeure de granit brut, il la traîna jusqu'à son bureau, un sanctuaire de bois sombre et de tabac froid. Le verrou claqua avec une finalité de condamnation.

— Les chiffres, Giulia. Maintenant.

Elle posa ses mains à plat sur le bureau en noyer. Sa machine mentale projeta les colonnes de données.

— La récolte de noisettes de la coopérative de Cervione a été déclarée à 400 tonnes. Mais le tonnage réel passé par les broyeurs est de 562. Un écart de 4,2 % sur les bordereaux de transport. Ces 162 tonnes n'existent pas pour tes comptes, mais elles ont financé la logistique de ce coup d'État. J'ai vu le chiffre sur le \*pizzino\* que tu as jeté dans la cheminée. Les cendres n'avaient pas tout effacé.

Adrien contourna le meuble, sa démarche prédatrice réduisant l'espace à une zone de haute pression. Il l'accota brutalement contre le bois massif. Les papiers volèrent, des chiffres sans importance s'éparpillant comme des feuilles mortes. Il se pressa contre

elle, son corps dur comme la roche de Balagne.

— Tu es un poison, Giulia. Je devrais te tuer ici même pour en savoir autant.

— Alors, fais-le, provoqua-t-elle dans un souffle, sa carotide battant furieusement sous les doigts d'Adrien. Mais sans moi, tu ne trouveras jamais où Matteo cache le matériel de fabrication tchèque qu'il attend à Galéria.

Il plongea son visage dans le creux de son cou, inhalant son odeur de jasmin et d'adrénaline. Sa main descendit le long de sa colonne vertébrale, chaque vertèbre étant pour lui une note sur un clavier macabre. Il ne la touchait pas avec tendresse ; il la disséquait. L'étreinte qui suivit fut un assaut, une revendication de territoire où le goût du fer et de la cendre se mêlait à une nécessité biologique.

— On part pour Galéria, trancha-t-il en s'écartant, le souffle court.

Le convoi de 4x4 noirs s'enfonça dans la vallée du Fango, fendant le maquis comme un scalpel. Arrivés aux ruines du vieux fort, l'odeur frappa Giulia avant même que les moteurs ne s'éteignent. Ce n'était plus l'immortelle. C'était le relent âcre de l'intestin perforé.

— Trop tard, chuchota-t-elle. Ils sont déjà morts.

Ils s'avancèrent sur la place centrale. Sous un olivier millénaire, sur une table de bois massive, une bouteille de vin entamée trônait à côté d'un plateau d'argent. Dessus, la tête de Matteo les fixait, les yeux pétrifiés dans une incrédulité absolue, la langue tranchée et replacée dans la bouche — le sceau des délateurs.

— Quelqu'un nous a devancés, dit Adrien, sa voix vide de toute humanité.

Giulia s'approcha du trophée grotesque.

— La pâleur de la peau indique une exécution il y a trois heures. Quelqu'un dans ton cercle rapproché anticipe tes désirs, Adrien. Ou cherche à te montrer qu'il contrôle le tempo de cette \*Vindicta\*.

Elle s'approcha de lui et marqua le revers de sa chemise blanche d'une empreinte de sang encore poisseux.

— On ne rentre pas, ordonna Adrien. On descend sur Bastia. "L'Albatros" est au quai nord. C'est là que le véritable serpent se cache.

Il la souleva pour l'asseoir sur le capot fumant du véhicule. Sous la lune rousse, le contraste entre sa beauté diaphane et la noirceur de l'homme qui la dominait était une insulte à la morale. Leurs corps s'entrechoquèrent une dernière fois dans une urgence viscérale, un pacte scellé dans la fange et l'excellence du crime.

— Tu seras ma perte, Giulia, murmura-t-il contre ses lèvres.

— Non, Adrien. Je suis ton seul horizon.

Il démarra en trombe, plongeant vers les lumières de Bastia qui scintillaient en bas comme un tapis de braises. Giulia regarda le paysage défiler, son esprit rangeant déjà chaque étincelle, chaque ombre, chaque goutte de sang dans les tiroirs inviolables de sa mémoire. La purge ne faisait que commencer, et elle n'oublierait rien. Pas même une seule seconde de l'enfer qu'ils s'apprêtaient à déchaîner.

# Chapitre 15

## Souverains du Maquis

Le silence qui régnait sur la villa des Falcone n'était pas celui de la paix, mais celui d'un champ de bataille après la curée. L'obscurité était une poix. Elle collait aux peaux avec l'odeur de la cire morte et du fer. Dans le grand salon aux murs de granit brut, l'air était une matière épaisse, saturée de l'effluve âcre de l'immortelle calcinée et du parfum métallique du sang séché dans les rainures du parquet. Dehors, le soleil de plomb de la Balagne frappait les volets clos, cherchant la moindre faille pour poignarder l'ombre de ses rayons incandescents.

Giulia était assise à l'immense bureau de genévrier. Elle était livide, une poupée de porcelaine brisée et recollée à l'or pur. Son esprit, ce mécanisme d'horlogerie fine dont chaque rouage était une condamnation, tournait à plein régime. Elle ne se souvenait pas, elle revivait. Elle voyait la trajectoire des balles à Bastia, le jaillissement de l'artère du traître, et cette mine artisanale au nitrate qu'elle avait anticipée d'un souffle avant l'impact. Chaque goutte de sang versée était une coordonnée dans sa géographie mentale de la vengeance.

Adrien se tenait derrière elle, immobile comme une gargouille sculptée dans la roche. Sa main s'appuyait sur l'épaule de Giulia. Il ne la touchait pas avec tendresse ; il la marquait. Il sentait la vibration de son corps, ce tremblement dû à son hyper-sensibilité. Pour Giulia, le simple froissement du papier était une déflagration, l'odeur du tabac froid d'Adrien une invasion pulmonaire.

— Écris, Giulia, murmura-t-il, sa voix basse comme un éboulement lointain.

Elle trempa la plume dans l'encrier d'onyx. L'encre n'était pas faite de pigments

ordinaires. Adrien y avait mêlé son sang, prélevé sur la plaie qui barrait son avant-bras depuis l'embuscade du port. C'était le pacte. Le sang pour le sang.

\*« À ceux qui attendent dans l'ombre : Le troupeau a été épuré. Le prix est fixé à quatre millions huit cent soixante-douze mille euros. Payez en silence ou disparaissez dans le maquis. »\*

Giulia signa d'un geste sec. Puis, Adrien prit la plume et apposa son nom d'un trait horizontal, brutal, tranchant comme un couperet. Le contact de sa peau contre la sienne provoqua une décharge électrique qui remonta le long de sa colonne vertébrale. Elle ferma les yeux, submergée. Il était son ancrage et son tortionnaire. Il l'avait sauvée du chaos des chiffres pour la plonger dans l'abîme du pouvoir.

Adrien se pencha, ses lèvres frôlant l'oreille de Giulia. L'odeur de la sueur, du cuir et de la poudre à canon qui émanait de lui était un assaut qu'elle ne pouvait repousser.

— Regarde-les, Giulia. Ils pensaient que tu étais une faille. Ils n'avaient pas compris que tu es le compte lui-même. La somme totale de leurs erreurs.

Il fit glisser sa main vers sa nuque, ses doigts s'enfonçant dans ses cheveux d'un blond de cendre, tirant pour l'obliger à rejeter la tête en arrière. Le regard d'Adrien était un scalpel. Il chercha la moindre pitié, mais ne trouva que le reflet de sa propre cruauté, sublimé par l'intelligence froide de la jeune femme.

— Ils vont recevoir ce pizzino à l'heure des vêpres. Et quand ils liront nos noms liés, ils comprendront que la Corse change de propriétaire. Ce n'est plus une guerre, Giulia. C'est une religion.

Il saisit le papier, le roula avec une lenteur fétichiste et le scella à la cire rouge, une goutte épaisse comme une plaie ouverte. Il appela d'un sifflement bref une ombre fidèle qui attendait dans le couloir.

— Porte ça au vieux Lucciani. Dis-lui que le prochain message sera écrit sur la peau de ses fils.

L'homme disparut. Giulia se leva, ses jambes flageolantes. Elle se dirigea vers la fenêtre et écarta violemment les volets. La lumière crue l'aveugla, lui arrachant une grimace, mais elle ne détourna pas les yeux. Devant elle s'étendait la Balagne, un océan de vert sombre et de granit gris.

— Je me souviens du nom de chaque homme qui a hésité, dit-elle d'une voix monocorde. Jean-Luc Rossi a attendu trois secondes avant de dégainer. Antoine Mattei a regardé la sortie avant son fusil. Ils sont des variables instables. Ils doivent être broyés.

Adrien se plaça derrière son dos, sans la toucher, laissant la tension faire son œuvre. Il aimait cette monstruosité chez elle. Cette capacité à transformer l'émotion en statistique de survie.

— Le monde est une machine de viande et d'os, Giulia. Et toi, tu es celle qui règle la cadence des cœurs.

Il passa ses bras autour de sa taille. Giulia sentit la dureté de son corps contre le sien. C'était une étreinte de prédateurs. Elle se laissa aller contre lui, savourant l'étouffement. La chaleur était insupportable, mais dans cet espace entre son dos et la poitrine d'Adrien, elle trouvait la seule sécurité acceptable : celle de la domination mutuelle.

Il la tourna vers lui et la souleva pour l'asseoir sur le rebord du bureau, éparpillant les dossiers. Sa main glissa sous la soie de sa robe, remontant le long de ses cuisses avec une rudesse impérieuse. Giulia laissa échapper un gémissement qui était une reddition totale. L'érotisme ici était indissociable de la mort qui rôdait. Adrien ne cherchait pas

à la séduire, il la brisait pour la reconstruire.

Ses dents accrochèrent la lèvre inférieure de Giulia, faisant perler une goutte de sang qu'il recueillit de sa langue. Le goût du fer et de l'impunité. La main d'Adrien pressa son intimité à travers la dentelle fine, une pression brutale qui balaya l'arithmétique de son esprit.

— Plus fort, ordonna-t-elle, ses ongles s'ancrant dans les avant-bras d'Adrien, cherchant à atteindre la chair.

Il obéit avec une sauvagerie méthodique. Il n'y avait aucune place pour la douceur, seulement pour une passion toxique qui se nourrissait de leur mépris du monde. Leurs corps s'entrechoquaient avec un rythme de métronome. La sueur les soudait, mélangeant leurs odeurs d'immortelle et de péché. C'était une communion noire célébrée dans le sang.

Quand le calme revint, Adrien ne s'écarta pas. Il resta lourd sur elle, son cœur battant contre le sien comme un tambour de guerre. Il plongea son regard dans le sien. Giulia y vit son reflet : un monstre découvrant son double.

— Ils vont essayer de nous tuer, dit Giulia, sa voix retrouvant sa clarté clinique malgré le tremblement de ses membres.

— Ils vont essayer, concéda Adrien en se redressant. Mais ils devront d'abord passer par le maquis. Et le maquis nous appartient.

Il se dirigea vers la fenêtre. Au loin, les lumières de Bastia vacillaient. La ville appartenait désormais à un homme de marbre et à une femme à la mémoire de fer. Giulia rajusta les lambeaux de sa soie. Elle ne ressentait aucune honte, seulement une certitude glaciale.

— Quarante-deux hommes, Adrien. Je me souviens de chaque visage. Je saurai exactement quand le dernier sera tombé.

Il saisit son menton et déposa un dernier baiser, amer et définitif, sur ses lèvres ensanglantées.

— Demain, nous descendons à la ville. Un Falcone ne se cache jamais.

Elle hocha la tête. Le chaos était rangé. La terreur pouvait commencer son règne. Ils étaient les souverains du maquis, liés par une loyauté qui n'était pas une promesse, mais une condamnation. Gravée dans la pierre, lavée dans le sang, portée par le vent de Corse qui ne pardonne jamais rien. La souveraineté avait le goût du fer, de l'immortelle et de la victoire absolue. Rien d'autre n'avait d'importance. Les chiffres étaient justes. L'ordre était rétabli.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Le Clan Falcone"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)